

Alexandre Dumas

Henri III et sa cour



BeQ



Alexandre Dumas

Henri III et sa cour

Drame en cinq actes, en prose

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 329 : version 1.01

Henri III et sa cour fut représenté pour la première fois à Paris, le 11 février 1829, au Théâtre-Français, à Paris. La pièce connut un succès considérable. Des extraits de *Mes Mémoires*, où Alexandre Dumas raconte comment il a trouvé le sujet de la pièce, sont présentés ici en annexe.

Henri III et sa cour

Un mot

Peut-être s'attendait-on à voir, en tête de mon drame, une préface dans laquelle j'établirais un système et me déclarerais fondateur d'un genre.

Je n'établirai pas de système, parce que j'ai écrit, non suivant un système, mais suivant ma conscience.

Je ne me déclarerai pas fondateur d'un genre, parce que, effectivement je n'ai rien fondé. MM. Victor Hugo, Mérimée, Vitet, Loève-Weimars, Cavé et Dittmer ont fondé avant moi, et mieux que moi ; je les en remercie ; ils m'ont fait ce que je suis.

J'aurais donc publié mon drame sans préface aucune si deux devoirs ne m'avaient été imposés par son succès : le premier, de le dédier à celui qui m'a ouvert la carrière théâtrale ; à celui qui, en partant pour l'Égypte, me recommandait à son

successeur ; qui, de l'Égypte, me recommandait encore ; et qui, à son retour, de protecteur, est devenu pour moi ami, ami que ni chute ni succès ne pourront jamais rendre plus ou moins mon ami.

Mon second devoir est de rendre justice aux comédiens qui m'ont si bien secondé, et qui, à si bon droit, peuvent réclamer leur part du succès.

À mademoiselle Mars d'abord, si admirable, que toute expression manque, non pour la louer, mais pour lui rendre justice ; à mademoiselle Mars, en qui j'avais deviné des qualités tragiques, contestées jusqu'aujourd'hui, et qui n'avaient besoin, pour se développer avec tant d'éclat, que de rencontrer une tragédie moderne ; à mademoiselle Mars, que je ne saurais comment remercier, si elle n'avait la modestie de regarder les cris de terreur et les applaudissements frénétiques adressés, chaque soir, bien plus à l'actrice sublime qu'aux situations fortes de la pièce, comme une récompense, quand ils ne sont positivement qu'un tribut.

À Firmin, mon ami, et que je remercie de son

amitié, avant de le remercier de son talent ; à Firmin, d'abord homme loyal et dévoué ; puis ensuite à Firmin, acteur si tragique, si passionné, si vrai ; jeune, gracieux, mélancolique, trouvant dans le rôle qu'on lui confie, non seulement des nuances inaperçues de l'auteur, mais encore de ces mots de l'âme qui vont saisir l'âme ; à Firmin, qui a bien voulu voir, dans cette soirée, la seconde belle soirée de sa vie. La première était celle du *Tasse*.

M. Joanny est encore un de ceux que le public s'est plu à récompenser ; chargé du rôle le plus difficile de la pièce, il en a sauvé toutes les situations hasardeuses ; il a toujours été vrai et terrible. M. Joanny a étudié son art dans Corneille.

Et, ici, l'occasion se présente de faire une justice. Quelques légers reproches ont été adressés à M. Michelot, sur la manière dont il a composé son rôle. C'est à moi que ces reproches sont dus, et je les réclame. J'avais cru voir, en Valois, un prince faible et puéril, ne sortant de ce caractère que par des traits d'éloquence et des

soudainetés de courage ; j'ai en quelque sorte forcé M. Michelot à jouer le rôle d'après des documents que la critique a trouvés faux ; depuis, il lui a donné une autre physionomie, la même qu'il lui avait fait prendre d'abord, et il y a été applaudi ; le procès est jugé : j'avais tort ; il est donc juste que je paye les frais.

Puis, après la justice, la reconnaissance. Pour concourir au succès de la pièce, et par amitié pour l'auteur, mademoiselle Leverd, qui venait de créer avec un si beau talent le rôle d'Olga, a bien voulu se charger d'un rôle secondaire, peu brillant ; c'est du dévouement aux intérêts de la Comédie ; c'est un sacrifice d'amour-propre : grâces lui soient donc rendues deux fois !

Parmi les rôles secondaires vient se placer celui de Joyeuse, accepté aussi par dévouement et par amitié. Samson y a fait applaudir jusqu'aux plus faibles mots ; il y a été constamment acteur comique et spirituel ; c'est ce qu'il est aussi comme auteur. Tout Paris a applaudi la charmante comédie de *la Belle-Mère et le Gendre*, et y a ri franchement, comme à du

Molière retrouvé.

Et que mon joli petit page ne croie pas que je l'oublie ; d'ailleurs, le public m'en ferait souvenir. Il est impossible d'être plus naïve et plus gracieuse, de jeter une teinte plus douce, au milieu des teintes rembrunies des trois derniers actes, que ne l'a fait mademoiselle Despréaux dans la création du personnage d'Arthur : elle a deviné les anges de Milton et de Thomas Moore.

Mademoiselle Virginie Bourbier voudra-t-elle recevoir aussi mes excuses et mes remerciements ? Elle a bien voulu accepter quelques lignes dans mon drame, au moment où la retraite de mademoiselle Bourgoïn et le congé de mademoiselle Duchesnois ouvrent à son talent, si bien apprécié à son début, une large carrière dramatique. Elle avait droit à mieux que cela. Je suis son débiteur ; elle me permettra, je l'espère, de m'acquitter à mon prochain ouvrage.

Enfin, pour être juste et vrai, il faudrait donner à chacun des autres acteurs des éloges particuliers, et l'espace me manque. Tous ont concouru, par des études savantes, au succès de

mon drame. Ils ont étudié les moeurs, et jusqu'aux attitudes des personnages qu'ils étaient appelés à représenter ; secondés par l'habile mise en scène de M. Albertin, et la profonde érudition de M. Duponchel, ils ont ressuscité des hommes et ont rebâti un siècle.

À mon honorable ami, le baron Taylor
Membre de la Légion d'honneur.

Mon cher Taylor,

C'est à vous que je dédie mon drame historique de Henri III et sa Cour ; si je ne le faisais par amitié, je le ferais par reconnaissance.

ALEX. DUMAS.

Personnages

Henri III, roi de France.

Catherine de Médicis, reine mère.

Henri de Lorraine, duc de Guise.

Catherine de Clèves, duchesse de Guise.

Paul Estuert, comte de Saint-Mégrin, favori du roi.

Nogaret de la Valette, baron d'Épernon, favori du roi.

Anne d'Arques, vicomte de Joyeuse.

Saint-Luc.

Bussy d'Amboise, favori du duc d'Anjou.

Balzac d'Entragues, plus souvent appelé Antraguët.

Côme Ruggieri, astrologue.

Saint-Paul, aide de camp du duc de Guise.

Arthur, page de madame la duchesse de Guise.

Brigard, boutiquier, ligueur.

Bussy-Leclerc, procureur, ligueur.

La Chapelle-Marteau, maître des comptes,
ligueur.

Crucé et Du Halde, ligueurs.

Georges, domestique de Saint-Mégrin.

Madame de Cossé et Marie, femmes de
madame la duchesse de Guise.

Un page d'Anraguet.

*L'action se déroule les dimanche
et lundi 20 et 21 juillet 1578.*

Acte premier

Un grand cabinet de travail chez Côme Ruggieri ; quelques instruments de physique et de chimie ; une fenêtre entrouverte au fond de l'appartement, avec un télescope.

SCÈNE PREMIÈRE

Ruggieri, puis Catherine de Médicis.

Ruggieri, appuyé sur son coude, un livre d'astrologie ouvert devant lui ; il y mesure des figures avec un compas ; une lampe posée sur une table, à droite, éclaire la scène.

RUGGIERI. – Oui !... cette conjuration me paraît plus puissante et plus sûre. (*Regardant un sablier.*) Neuf heures bientôt... Qu'il me tarde d'être à minuit pour en faire l'épreuve ! Réussirai-je enfin ? parviendrai-je à évoquer un de ces génies que l'homme, dit-on, peut contraindre à lui obéir, quoiqu'ils soient plus puissants que lui ?... Mais, si la chaîne des êtres créés se brisait à l'homme !... (*Catherine de Médicis entre par une porte secrète ; elle ôte son demi-masque noir, tandis que Ruggieri ouvre un autre volume, paraît comparer, et s'écrie :*) Le

doute partout !...

CATHERINE. – Mon père... (*Le touchant.*) Mon père !...

RUGGIERI. – Qui ?... Ah ! Votre Majesté !... Comment, si tard, à neuf heures du soir, vous hasarder dans cette rue de Grenelle, si déserte et si dangereuse !

CATHERINE. – Je ne viens point du Louvre, mon père ; je viens de l'hôtel de Soissons, qui communique avec votre retraite par ce passage secret.

RUGGIERI. – J'étais loin de m'attendre à l'honneur...

CATHERINE. – Pardon, Ruggieri, si j'interromps vos doctes travaux ; en toute autre circonstance, je vous demanderais la permission d'y prendre part... Mais ce soir...

RUGGIERI. – Quelque malheur ?

CATHERINE. – Non ; tous les malheurs sont encore dans l'avenir. Vous-même avez tiré l'horoscope de ce mois de juillet, et le résultat de vos calculs a été qu'aucun malheur réel ne

menaçait notre personne, ni celle de notre auguste fils, pendant sa durée... Nous sommes aujourd'hui au 20, et rien n'a démenti votre prédiction. Avec l'aide de Dieu, elle s'accomplira tout entière.

RUGGIERI. – C'est donc un nouvel horoscope que vous désirez, ma fille ? Si vous voulez monter avec moi à la tour, vos connaissances en astronomie sont assez grandes pour que vous puissiez suivre mes opérations et les comprendre. Les constellations sont brillantes.

CATHERINE. – Non, Ruggieri ; c'est sur la terre que mes yeux sont fixés maintenant. Autour du soleil de la royauté se meuvent aussi des astres brillants et funestes ; ce sont ceux-là qu'avec votre aide, mon père, je compte parvenir à conjurer.

RUGGIERI. – Commandez, ma fille ; je suis prêt à vous obéir.

CATHERINE. – Oui,... vous m'êtes tout dévoué... Mais aussi ma protection, quoique ignorée de tous, ne vous est pas inutile... Votre réputation vous a fait bien des ennemis, mon

père...

RUGGIERI. – Je le sais.

CATHERINE. – La Mole, en expirant, a avoué que les figures de cire à la ressemblance du roi, que l'on a trouvées sur l'autel, percées d'un poignard à la place du cœur, avaient été fournies par vous ; et peut-être les mêmes juges qui l'ont condamné trouveraient-ils, sous les cendres chaudes encore de son bûcher, assez de feu pour allumer celui de Côme Ruggieri.

RUGGIERI, *avec crainte*. – Je le sais,... je le sais.

CATHERINE. – Ne l'oubliez pas... Restez moi fidèle... et, tant que le ciel laissera à Catherine de Médicis existence et pouvoir, ne craignez rien. Aidez-la donc à conserver l'un et l'autre.

RUGGIERI. – Que puis-je faire pour Votre Majesté ?

CATHERINE. – D'abord, mon père, avez-vous signé la Ligue, comme je vous avais écrit de le faire ?

RUGGIERI. – Oui, ma fille ; la première

réunion des ligueurs doit même avoir lieu ici ; car nul d'entre eux ne soupçonne la haute protection dont m'honore Votre Majesté... Vous voyez que je vous ai comprise et que j'ai été au delà de vos ordres.

CATHERINE. – Et vous avez compris aussi que l'écho de leurs paroles devait retentir dans mon cabinet, et non dans celui du roi ?

RUGGIERI. – Oui, oui...

CATHERINE. – Et maintenant, mon père, écoutez... Votre profonde retraite, vos travaux scientifiques, vous laissent peu de temps pour suivre les intrigues de la cour... Et, d'ailleurs, vos yeux, habitués à lire dans un ciel pur, perceraient mal l'atmosphère épaisse et trompeuse qui l'environne.

RUGGIERI. – Pardon, ma fille !... les bruits du monde arrivent parfois jusqu'ici : je sais que le roi de Navarre et le duc d'Anjou ont fui la cour et se sont retirés, l'un dans son royaume, l'autre dans son gouvernement.

CATHERINE. – Qu'ils y restent ; ils

m'inquiètent moins en province qu'à Paris... Le caractère franc du Béarnais, le caractère irrésolu du duc d'Anjou, ne nous menacent point de grands dangers ; c'est plus près de nous que sont nos ennemis... Vous avez entendu parler du duel sanglant qui a eu lieu, le 27 avril dernier, près la porte Saint-Antoine, entre six jeunes gens de la cour ; parmi les quatre qui ont été tués, trois étaient les favoris du roi.

RUGGIERI. – J'ai su sa douleur ; j'ai vu les magnifiques tombeaux qu'il a fait élever à Quélus, Schomberg et Maugiron ; car il leur portait une grande amitié... Il avait promis, assure-t-on, cent mille livres aux chirurgiens, en cas que Quélus vînt en convalescence... Mais que pouvait la science de la terre contre les dix-neuf coups d'épée qu'il avait reçus ?... Antraguët, son meurtrier, a du moins été puni par l'exil...

CATHERINE. – Oui, mon père... Mais cette douleur s'apaise d'autant plus vite, qu'elle a été exagérée. Quélus, Schomberg et Maugiron ont été remplacés par d'Épernon, Joyeuse et Saint-Mégrin. Antraguët reparaitra demain à la cour ; le

duc de Guise l'exige, et Henri n'a rien à refuser à son cousin de Guise. Saint-Mégrin et lui sont mes ennemis. Ce jeune gentilhomme bordelais m'inquiète. Plus instruit, moins frivole surtout que Joyeuse et d'Épernon, il a pris sur l'esprit de Henri un ascendant qui m'effraye... Mon père, il en ferait un roi.

RUGGIERI. – Et le duc de Guise ?

CATHERINE. – En ferait un moine, lui... Je ne veux ni l'un ni l'autre... Il me faut un peu plus qu'un enfant, un peu moins qu'un homme... Aurais-je donc abâtardi son coeur à force de voluptés, éteint sa raison par des pratiques superstitieuses, pour qu'un autre que moi s'emparât de son esprit et le dirigeât à son gré ?... Non ; je lui ai donné un caractère factice, pour que ce caractère m'appartînt... Tous les calculs de ma politique, toutes les ressources de mon imagination ont tendu là... Il fallait rester régente de la France, quoique la France eût un roi ; il fallait qu'on pût dire un jour : « Henri III a régné sous Catherine de Médicis... » J'y ai réussi jusqu'à présent... Mais ces deux hommes !...

RUGGIERI. – Eh bien, René, votre valet de chambre, ne peut-il préparer pour eux des pommes de senteur, pareilles à celles que vous envoyâtes à Jeanne d’Albret, deux heures avant sa mort ?...

CATHERINE. – Non... Ils me sont nécessaires : ils entretiennent dans l’âme du roi cette irrésolution qui fait ma force. Je n’ai besoin que de jeter d’autres passions au travers de leurs projets politiques, pour les en distraire un instant ; alors je me fais jour entre eux ; j’arrive au roi, que j’aurai isolé avec sa faiblesse, et je ressaisis ma puissance... J’ai trouvé un moyen. Le jeune Saint-Mégrin est amoureux de la duchesse de Guise.

RUGGIERI. – Et celle-ci ?...

CATHERINE. – L’aime aussi, mais sans se l’avouer encore à elle-même, peut-être... Elle est esclave de sa réputation de vertu... Ils en sont à ce point où il ne faut qu’une occasion, une rencontre, un tête-à-tête, pour que l’intrigue se noue ; elle-même craint sa faiblesse, car elle le fuit... Mon père, ils se verront aujourd’hui ; ils se

verront seuls.

RUGGIERI. – Où se verront-ils ?

CATHERINE. – Ici... Hier, au cercle, j'ai entendu Joyeuse et d'Épernon lier, avec Saint-Mégrin, la partie de venir faire tirer leur horoscope par vous... Dites aux deux premiers ce que bon vous semblera sur leur fortune future, que le roi veut porter à son comble, puisqu'il compte en faire ses beaux-frères... Mais trouvez le moyen d'éloigner ces jeunes fous... Restez seul avec Saint-Mégrin ; arrachez-lui l'aveu de son amour ; exaltez sa passion ; dites-lui qu'il est aimé, que grâce à votre art, vous pouvez le servir ; offrez-lui un tête-à-tête. (*Montrant une alcôve cachée dans la boiserie.*) La duchesse de Guise est déjà là, dans ce cabinet si bien caché dans la boiserie, que vous avez fait faire pour que je puisse voir et entendre au besoin, sans être vue. Par Notre-Dame ! il nous a déjà été utile, à moi pour mes expériences politiques, et à vous pour vos magiques opérations.

RUGGIERI. – Et comment l'avez-vous déterminée à venir ?...

CATHERINE, *ouvrant la porte du passage secret.* – Pensez-vous que j’aie consulté sa volonté ?

RUGGIERI. – Vous l’avez donc fait entrer par la porte qui donne dans le passage secret ?

CATHERINE. – Sans doute...

RUGGIERI. – Et vous avez songé aux périls auxquels vous exposez Catherine de Clèves, votre filleule !... L’amour de Saint-Mégrin, la jalousie du duc de Guise...

CATHERINE. – Et c’est justement de cet amour et de cette jalousie que j’ai besoin... M. de Guise irait trop loin, si nous ne l’arrêtons pas. Donnons-lui de l’occupation... D’ailleurs, vous connaissez ma maxime :

*Il faut tout tenter et faire,
Pour son ennemi défaire.*

RUGGIERI. – Ainsi, ma fille, vous avez consenti à lui découvrir le secret de cette alcôve.

CATHERINE. – Elle dort. Je l’ai invitée à prendre avec moi une tasse de cette liqueur que l’on tire de fèves arabes que vous avez rapportées de vos voyages, et j’y ai mêlé quelques gouttes du narcotique que je vous avais demandé pour cet usage.

RUGGIERI. – Son sommeil a dû être profond ; car la vertu de cette liqueur est souveraine.

CATHERINE. – Oui... Et vous pourrez la tirer de ce sommeil à votre volonté ?

RUGGIERI. – A l’instant, si vous le voulez.

CATHERINE. – Gardez-vous-en bien !

RUGGIERI. – Je crois vous avoir dit aussi qu’à son réveil toutes ses idées seraient quelque temps confuses, et que sa mémoire ne reviendrait qu’à mesure que les objets frapperaient les yeux.

CATHERINE. – Oui... tant mieux ! elle sera moins à même de se rendre compte de votre magie... Quant à Saint-Mégrin, il est, comme tous ces jeunes gens, superstitieux et crédule : il aime, il croira... D’ailleurs, vous ne lui laisserez pas le temps de se reconnaître. Vous devez avoir

un moyen d'ouvrir cette alcôve, sans quitter cette chambre ?

RUGGIERI. – Il ne faut qu'appuyer sur un ressort caché dans les ornements de ce miroir magique.

(Il appuie sur le ressort, et la porte de l'alcôve se lève à moitié.)

CATHERINE. – Votre adresse fera le reste, mon père, et je m'en rapporte à vous... Quelle heure comptez-vous ?...

RUGGIERI. – Je ne puis vous le dire... La présence de Votre Majesté m'a fait oublier de retourner ce sablier, et il faudrait appeler quelqu'un.

CATHERINE. – C'est inutile ; ils ne doivent pas tarder ; voilà l'important... Seulement, mon père, je ferai venir d'Italie une horloge ;... je la ferai venir pour vous... Ou plutôt, écrivez vous-même à Florence et demandez-la, quelque prix qu'elle coûte.

RUGGIERI. – Votre Majesté comble tous mes désirs... Depuis longtemps, j'en eusse acheté une,

si le prix exorbitant qu'il faut y mettre...

CATHERINE. – Pourquoi ne pas vous adresser à moi, mon père ?... Par Notre-Dame ! il ferait beau voir que je laissasse manquer d'argent un savant tel que vous... Non... Venez demain, soit au Louvre, soit à notre hôtel de Soissons, et un bon de notre royale main, sur le surintendant de nos finances, vous prouvera que nous ne sommes ni oublieuse ni ingrate. Dieu soit avec vous, mon père !

(Elle remet son masque et sort par la porte secrète.)

SCÈNE II

Ruggieri, la duchesse de Guise, endormie.

RUGGIERI. – Oui, j’irai te rappeler ta promesse... Ce n’est qu’à prix d’or que je puis me procurer ces manuscrits précieux qui me sont si nécessaires... (*Écoutant.*) On frappe... Ce sont eux.

(Il va refermer la porte de l’alcôve.)

D’ÉPERNON, *derrière le théâtre.* – Holà ! hé !

RUGGIERI. – On y va, mes gentilshommes, on y va.

SCÈNE III

Ruggieri, D'Épernon, Saint-Mégrin, Joyeuse.

D'ÉPERNON, à Joyeuse, qui entre appuyé sur une sarbacane et sur le bras de Saint-Mégrin. – Allons, allons, courage, Joyeuse ! Voilà enfin notre sorcier... Vive Dieu ! mon père, il faut avoir des jambes de chamois et des yeux de chat-huant pour arriver jusqu'à vous.

RUGGIERI. – L'aigle bâtit son aire à la cime des rochers pour y voir de plus loin.

JOYEUSE, s'étendant dans un fauteuil. – Oui ; mais on voit clair pour y arriver, au moins.

SAINT-MÉGRIN. – Allons, allons, messieurs, il est probable que le savant Ruggieri ne comptait pas sur notre visite. Sans cela, nous aurions trouvé l'antichambre mieux éclairée...

RUGGIERI. – Vous vous trompez, comte de

Saint-Mégrin. Je vous attendais...

D'ÉPERNON. – Tu lui avais donc écrit ?

SAINT-MÉGRIN. – Non, sur mon âme ; je n'en ai parlé à personne...

D'ÉPERNON, à *Joyeuse*. – Et toi ?

JOYEUSE. – Moi ? Tu sais que je n'écris que quand j'y suis forcé... Cela me fatigue.

RUGGIERI. – Je vous attendais, messieurs, et je m'occupais de vous.

SAINT-MÉGRIN. – En ce cas, tu sais ce qui nous amène.

RUGGIERI. – Oui.

(D'Épernon et Saint-Mégrin se rapprochent de lui. Joyeuse se rapproche aussi, mais sans se lever de son fauteuil.)

D'ÉPERNON. – Alors toutes tes sorcelleries sont faites d'avance ; nous pouvons t'interroger, tu vas nous répondre ?

RUGGIERI. – Oui...

JOYEUSE. – Un instant, tête-Dieu !... *(Tirant à lui Ruggieri.)* Venez ici, mon père... On dit que

vous êtes en commerce avec Satan... Si cela était, si cet entretien avec vous pouvait compromettre notre salut,... j'espère que vous y regarderiez à deux fois, avant de damner trois gentilshommes des premières maisons de France ?

D'ÉPERNON. – Joyeuse a raison, et nous sommes trop bons chrétiens !...

RUGGIERI. – Rassurez-vous, messieurs, je suis aussi bon chrétien que vous.

D'ÉPERNON. – Puisque tu nous assures que ta sorcellerie n'a rien de commun avec l'enfer, eh bien, voyons, que te faut-il, ma tête ou ma main ?...

RUGGIERI. – Ni l'une ni l'autre ; ces formalités sont bonnes pour le vulgaire ; mais, toi, jeune homme, tu es placé assez au-dessus de lui pour que ce soit dans un astre brillant entre tous les astres que je lise ta destinée... Nogaret de la Valette, baron d'Épernon...

D'ÉPERNON. – Comment ! tu me connais aussi, moi ?... Au fait, il n'y a rien là d'étonnant... Je suis devenu si populaire !

RUGGIERI, *reprenant*. – Nogaret de la Valette, baron d'Épernon, ta faveur passée n'est rien auprès de ce que sera ta faveur future.

D'ÉPERNON. – Vive Dieu ! mon père, et comment irai-je plus loin ?... Le roi m'appelle son fils.

RUGGIERI. – Ce titre, son amitié seule te le donne, et l'amitié des rois est inconstante... Il t'appellera son frère, et les liens du sang le lui commanderont.

D'ÉPERNON. – Comment ! tu connais le projet du mariage... ?

RUGGIERI. – Elle est belle, la princesse Christine ! Heureux sera celui qui la possédera !

D'ÉPERNON. – Mais qui a pu t'apprendre ?...

RUGGIERI. – Ne t'ai-je pas dit, jeune homme, que ton astre était brillant entre tous les astres ?... Et maintenant à vous, Anne d'Arques, vicomte de Joyeuse ; à vous que le roi appelle aussi son enfant.

JOYEUSE. – Eh bien, mon père, puisque vous lisez si bien dans le ciel, vous devez y voir tout le

désir que j'ai de rester dans cet excellent fauteuil, si toutefois cela ne nuit pas à mon horoscope... Non ? Eh bien, allez, je vous écoute.

RUGGIERI. – Jeune homme, as-tu songé quelquefois, dans tes rêves d'ambition, que la vicomte de Joyeuse pût être érigée en duché ;... que le titre de pair qu'on y joindrait te donnerait le pas sur tous les pairs de France, excepté les princes du sang royal, et ceux des maisons souveraines de Savoie, Lorraine et Clèves ?... Oui... Eh bien, tu n'as fait que pressentir la moitié de ta fortune... Salut à l'époux de Marguerite de Vaudemont, soeur de la reine !... Salut au grand amiral du royaume de France !...

JOYEUSE, *se levant vivement*. – Avec l'aide de Dieu et de mon épée, mon père, nous y arriverons. (*Lui donnant sa bourse.*) Tenez, c'est bien mal récompenser la prédiction de si hautes destinées ; mais c'est tout ce que j'ai sur moi.

D'ÉPERNON. – De par Dieu ! tu m'y fais penser, et moi qui oubliais... (*Il fouille à son escarcelle.*) Eh bien, des dragées à sarbacane, voilà tout... Je ne pensais plus que j'avais perdu à

la prime jusqu'à mon dernier philippus... Je ne sais ce que devient ce maudit argent ; il faut qu'il soit trépassé... Vive Dieu ! Saint-Mégrin, toi qui es ami de Ronsard, tu devrais bien le charger de faire son épitaphe...

SAINT-MÉGRIN. – Il est enterré dans les poches de ces coquins de ligueurs... Je crois qu'il n'y a plus guère que là qu'on puisse trouver les écus à la rose et les doublons d'Espagne... Cependant il m'en reste encore quelques-uns, et si tu veux...

D'ÉPERNON, *riant*. – Non, non, garde-les pour acheter de l'ellébore ; car il faut que vous sachiez, mon père, que, depuis quelque temps, notre camarade Saint-Mégrin est fou... Seulement, sa folie n'est pas gaie... Cependant, il vient de me donner une bonne idée... Il faut que je vous fasse payer mon horoscope par un ligueur... Voyons, sur lequel vais-je vous donner un bon ?... Aide-moi, duc de Joyeuse. Ce titre sonne bien, n'est-ce pas ? Voyons, cherche...

JOYEUSE. – Que dis-tu de notre maître des comptes, La Chapelle-Marteau ?...

D'ÉPERNON. – Insolvable... En huit jours, il

épuiserait les trésors de Philippe II.

SAINT-MÉGRIN. – Et le petit Brigard ?...

D'ÉPERNON. – Bah !... un prévot de boutiquiers ! il offrirait de s'acquitter en cannelle et en herbe à la reine.

RUGGIERI. – Thomas Crucé ?...

D'ÉPERNON. – Si je vous prenais au mot, mon père, vos épaules pourraient garder pendant quelque temps rancune à votre langue... Il n'est pas enduring.

JOYEUSE. – Eh bien, Bussy-Leclerc ?

D'ÉPERNON. – Vive Dieu !... un procureur... Tu es de bon conseil, Joyeuse... (*À Ruggieri.*) Tiens, voilà un bon de dix écus noble rose. Fais bien attention que la noble rose n'est pas démonétisée comme l'écu sol et le ducat polonais, et qu'elle vaut douze livres. Va chez ce coquin de ligueur de la part de d'Épernon et fais-toi payer ; s'il refuse, dis-lui que j'irai moi-même avec vingt-cinq gentilshommes et dix ou douze pages...

SAINT-MÉGRIN. – Allons, maintenant que ton

compte est réglé, je te rappellerai qu'on doit nous attendre au Louvre... Il faut rentrer, messieurs ; partons !

JOYEUSE. – Tu as raison ; nous ne trouverions plus de chaises à porteurs.

RUGGIERI, *arrêtant Saint-Mégrin.* – Comment ! jeune homme, tu t'éloignes sans me consulter !...

SAINT-MÉGRIN. – Je ne suis pas ambitieux, mon père ; que pourriez-vous me promettre ?

RUGGIERI. – Tu n'es pas ambitieux !... Ce n'est pas en amour du moins.

SAINT-MÉGRIN. – Que dites-vous, mon père ! Parlez bas !

RUGGIERI. – Tu n'es pas ambitieux, jeune homme, et, pour devenir la dame de tes pensées, il a fallu qu'une femme réunit dans son blason les armes de deux maisons souveraines, surmontées d'une couronne ducale...

SAINT-MÉGRIN. – Plus bas, mon père, plus bas !

RUGGIERI. – Eh bien, doutes-tu encore de la

science ?

SAINT-MÉGRIN. – Non...

RUGGIERI. – Veux-tu partir encore sans me consulter ?

SAINT-MÉGRIN. – Je le devrais, peut-être...

RUGGIERI. – J'ai cependant bien des révélations à te faire.

SAINT-MÉGRIN. – Qu'elles viennent du ciel ou de l'enfer, je les entendrai... Joyeuse, d'Épernon, laissez-moi : je vous rejoindrai bientôt dans l'antichambre...

JOYEUSE. – Un instant, un instant !... ma sarbacane... De par sainte Anne ! si j'aperçois une maison de ligueur à cinquante pas à la ronde, je ne veux pas lui laisser un seul carreau.

D'ÉPERNON, à *Saint-Mégrin*. – Allons, dépêche-toi !... et nous te ferons bonne garde pendant ce temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

*Ruggieri, Saint-Mégrin, puis la
duchesse de Guise.*

SAINT-MÉGRIN, *poussant la porte.* – Bien, bien... (*Revenant.*) Mon père... un seul mot... M'aime-t-elle ?... Vous vous taisez, mon père... Malédiction !... Oh ! faites... faites qu'elle m'aime ! On dit que votre art a des ressources inconnues et certaines, des breuvages, des philtres ! Quels que soient vos moyens, je les accepte, fussent-ils compromettre ma vie en ce monde et mon salut dans l'autre... Je suis riche. Tout ce que j'ai est à vous. De l'or, des bijoux ; ah ! votre science peut-être méprise ces trésors du monde ! Eh bien, écoutez-moi, mon père ! On dit que les magiciens quelquefois ont besoin, pour leurs expériences cabalistiques, du sang d'un homme vivant encore. (*Lui présentant son bras*

nu.) Tenez, mon père... Engagez-vous seulement à me faire aimer d'elle...

RUGGIERI. – Mais es-tu sûr qu'elle ne t'aime pas ?

SAINT-MÉGRIN. – Que vous dirai-je, mon père ? jusqu'à l'heure du désespoir, ne reste-t-il pas au fond du coeur une espérance sourde ?... Oui, quelquefois j'ai cru lire dans ses yeux, lorsqu'ils ne se détournent pas assez vite... Mais je puis me tromper... Elle me fuit, et jamais je ne suis parvenu à me trouver seul avec elle.

RUGGIERI. – Et si tu y réussissais enfin ?

SAINT-MÉGRIN. – Cela étant, mon père !... son premier mot m'apprendrait ce que j'ai à craindre ou à espérer.

RUGGIERI. – Et bien, viens et regarde dans cette glace... On l'appelle le miroir de réflexion... Quelle est la personne que tu désires y voir ?

SAINT-MÉGRIN. – Elle, mon père !...

(Pendant qu'il regarde, l'alcôve s'ouvre derrière lui et laisse apercevoir la duchesse de Guise endormie.)

RUGGIERI. – Regarde !

SAINT-MÉGRIN. – Dieu !... vrai Dieu !... c'est elle !... elle, endormie ! Ah ! Catherine ! (*L'alcôve se referme.*) Catherine ! Rien... (*Regardant derrière.*) Rien non plus par ici... Tout a disparu : c'est un rêve, une illusion... Mon père, que je la voie... que je la revoie encore !...

RUGGIERI. – Elle dormait, dis-tu ?

SAINT-MÉGRIN. – Oui...

RUGGIERI. – Écoute : c'est surtout pendant le sommeil que notre pouvoir est plus grand... Je puis profiter du sien pour la transporter ici.

SAINT-MÉGRIN. – Ici, près de moi ?

RUGGIERI. – Mais, dès qu'elle est réveillée, rappelle-toi que tout ma puissance ne peut rien contre sa volonté...

SAINT-MÉGRIN. – Bien, mais hâtez-vous, mon père !... hâtez-vous !...

RUGGIERI. – Prends ce flacon ; il suffira de le lui faire respirer pour qu'elle revienne à elle...

SAINT-MÉGRIN. – Oui, oui ; mais hâtez-vous...

RUGGIERI. – T'engages-tu par serment à ne jamais révéler ?...

SAINT-MÉGRIN. – Sur la part que j'espère dans le paradis, je vous le jure...

RUGGIERI. – Eh bien, lis... (*Tandis que Saint-Mégrin parcourt quelques lignes du livre ouvert par Ruggieri, l'alcôve s'ouvre derrière lui ; un ressort fait avancer le sofa dans la chambre, et la boiserie se referme.*) Regarde !

(*Il sort.*)

SCÈNE V

Saint-Mégrin, la duchesse de Guise.

SAINT-MÉGRIN. – Elle !... c'est elle !... la voilà... (*Il s'élançe vers elle, puis s'arrête tout à coup.*) Dieu ! j'ai lu que parfois des magiciens enlevaient au tombeau des corps qui, par la force de leurs enchantements, prenaient la ressemblance d'une personne vivante. Si... Que Dieu me protège ! Ah !... rien ne change... Ce n'est donc pas un prestige, un rêve du ciel... Oh ! son coeur bat à peine !... sa main... elle est glacée !... Catherine ! réveille-toi : ce sommeil m'épouvante ! Catherine !... Elle dort... Que faire ?... Ah ! ce flacon,... j'oubliais... Ma tête est perdue !... (*Il lui fait respirer le flacon.*)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ah !...

SAINT-MÉGRIN. – Oui, oui,... respire !... lève-toi !... parle, parle !... j'aime mieux entendre ta

voix, dût-elle me bannir à jamais de ta présence, que de te voir dormir de ce sommeil froid.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ah ! que je suis faible !... (*Elle se lève en s'appuyant sur la tête de Saint-Mégrin, qui est à ses pieds.*) J'ai dormi longtemps... Mes femmes... comment s'appellent-elles ?... (*Apercevant Saint-Mégrin.*) Ah ! c'est vous, comte ? (*Elle lui tend la main.*)

SAINT-MÉGRIN. – Oui... oui...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Vous !... mais pourquoi vous ? Ce n'était pas vous que j'étais habituée à voir à mon réveil... Mon front est si lourd, que je ne puis y rassembler deux idées...

SAINT-MÉGRIN. – Oh ! Catherine, qu'une seule s'y présente, qu'une seule y reste !... celle de mon amour pour toi...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oui,... oui,... vous m'aimez... Oh ! depuis longtemps, je m'en suis aperçue... Et moi aussi, je vous aimais, et je vous le cachais... Pourquoi donc ?... Il me semble pourtant qu'il y a bien du bonheur à le dire !...

SAINT-MÉGRIN. – Oh ! redis-le donc

encore !... redis-le, car il y a bien du bonheur à l'entendre !...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Mais j'avais un motif pour vous le cacher... Quel était-il donc ?... Ah !... ce n'était pas vous que je devais aimer... *(Se levant, et oubliant son mouchoir sur le sofa.)* Sainte Mère de Dieu ! aurais-je dit que je vous aimais ?... Malheureuse que je suis !... mon amour s'est réveillée avant ma raison.

SAINT-MÉGRIN. – Catherine ! n'écoute que ton coeur. Tu m'aimes ! tu m'aimes !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Moi ? Je n'ai pas dit cela, monsieur le comte ; cela n'est pas ; ne croyez pas que cela soit... C'était un songe,... le sommeil,... le... Mais comment se fait-il que je sois ici ?... Quelle est cette chambre ?... Marie !... Madame de Cossé !... Laissez-moi, monsieur de Saint-Mégrin, éloignez-vous...

SAINT-MÉGRIN. – M'éloigner ! et pourquoi ?...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ô mon Dieu ! mon Dieu ! que m'arrive-t-il ?...

SAINT-MÉGRIN. – Madame, je me vois ici, je

vous y trouve, je ne sais comment... Il y a de l'enchantement, de la magie.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Je suis perdue !... moi qui jusqu'à présent vous ai fui, moi que déjà les soupçons de M. de Guise, mon seigneur et maître...

SAINT-MÉGRIN. – M. de Guise !... mille damnations !... M. de Guise, votre seigneur et maître !... Oh ! puisse-t-il ne pas vous soupçonner à tort... et que tout son sang... tout le mien...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Monsieur le comte, vous m'effrayez.

SAINT-MÉGRIN. – Pardon !... mais quand je pense que je pouvais vous connaître libre, être aimé de vous, devenir aussi votre seigneur et maître... Il me fait bien mal, M. de Guise ; mais que mon bon ange me manque au jour du jugement si je ne le lui rends pas...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Monsieur le comte !... Mais enfin... où suis-je ? dites-le moi... Aidez-moi à sortir d'ici, à me rendre à l'hôtel de Guise, et je vous pardonne...

SAINT-MÉGRIN. – Me pardonner ! et quel est donc mon crime ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Je suis ici... et vous me le demandez... Vous avez profité de son sommeil pour enlever une femme qui vous est étrangère, qui ne peut vous aimer, qui ne vous aime pas, monsieur le comte...

SAINT-MÉGRIN. – Qui ne m'aime pas !... Ah ! madame, on n'aime pas comme j'aime, pour ne pas être aimé. J'en crois vos premières paroles, j'en crois...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Silence !

SAINT-MÉGRIN. – Ne craignez rien.

JOYEUSE, *dans l'antichambre.* – Vive Dieu !... nous sommes en sentinelle, et on ne passe pas...

LE DUC DE GUISE, *derrière le théâtre.* – Tête-Dieu ! messieurs, prenez garde, en croyant jouer avec un renard, d'éveiller un lion...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Sainte Marie !... c'est la voix du duc de Guise !... Où fuir ? où me cacher ?

SAINT-MÉGRIN, *s'élançant vers la porte.* –

C'est le duc de Guise ?... Eh bien...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Arrêtez, monsieur, au nom du ciel ! vous me perdez.

SAINT-MÉGRIN. – C'est vrai...

(Il court à la porte, passe entre les deux anneaux de fer la barre qui sert de verrou.)

RUGGIERI, *entrant et prenant la duchesse par la main.* – Silence, madame... Suivez-moi...

(Il ouvre la porte secrète ; la duchesse de Guise s'y élance, Ruggieri la suit ; la porte se referme derrière eux.)

LE DUC DE GUISE, *avec impatience.* – Messieurs !...

D'ÉPERNON. – Ne trouves-tu pas qu'il a un petit accent lorrain tout à fait agréable ?...

SAINT-MÉGRIN, *se retournant.* – Maintenant, madame,... nous pouvons... Eh bien, où est-elle ?... Tout cela ne serait-il pas l'oeuvre du démon ? Que croire ? Oh ! ma tête ! ma tête !... Maintenant, qu'il entre.

(Il ouvre la porte.)

LE DUC DE GUISE, *entrant.* – J’aurais dû deviner, par ceux de l’antichambre, celui qui me ferait les honneurs de l’appartement...

SAINT-MÉGRIN. – Ne vous en prenez qu’à la circonstance, monsieur le duc, si je ne profite pas de ce moment pour vous rendre tous ceux dont je vous crois digne... Cela viendra, je l’espère...

JOYEUSE. – Comment, Saint-Mégrin, c’est le Balafre lui-même ?

SAINT-MÉGRIN. – Oui, oui, messieurs, c’est lui... Mais il se fait tard ; partons ! partons !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

Le duc de Guise, puis Ruggieri.

LE DUC DE GUISE. – Quand donc une bonne arquebusade de favoris nous délivrera-t-elle de ces insolents petits mugets ? M. le comte Caussade de Saint-Mégrin... Le roi l'a fait comte ; et qui sait où s'arrêtera ce champignon de fortune ? Mayenne, avant son départ, me l'avait recommandé. Je dois m'en méfier, dit-il : il a cru s'apercevoir qu'il aimait la duchesse de Guise et m'en a fait prévenir par Bassompierre... Tête-Dieu ! si je n'étais aussi sûr de la vertu de ma femme, M. de Saint-Mégrin payerait cher ce soupçon ! (*Entre Ruggieri.*) Ah ! c'est toi, Ruggieri.

RUGGIERI. – Oui, monseigneur duc...

LE DUC DE GUISE. – J'ai avancé d'un jour la réunion qui devait avoir lieu chez toi... Dans

quelques minutes, nos amis seront ici... Je suis venu le premier, parce que je désirais te trouver seul. Nicolas Poulain m'a dit que je pouvais compter sur toi.

RUGGIERI. – Il a dit vrai... Et mon art...

LE DUC DE GUISE. – Laissons là ton art. Que j'y croie ou que je n'y croie pas, je suis trop bon chrétien pour y avoir recours. Mais je sais que tu es savant, versé dans la connaissance des manuscrits et des archives... C'est de cette science que j'ai besoin. Écoute-moi. L'avocat Jean David n'a pu obtenir du saint-père qu'il ratifiât la Ligue ; il est rentré en France...

RUGGIERI. – Oui ; les dernières lettres que j'ai reçues de lui étaient datées de Lyon.

LE DUC DE GUISE. – Il y est mort ; il était porteur de papiers importants... Ces papiers ont été soustraits. Parmi eux se trouvait une généalogie que le duc de Guise, mon père, de glorieuse mémoire, avait fait faire, en 1535, par François Rosières. On y prouvait que les princes lorrains étaient la seule et vraie postérité de Charlemagne. Mon père, il faut me refaire un

nouvel arbre généalogique qui prenne sa racine dans celui des Carolingiens ; il faut l'appuyer de nouvelles preuves. C'est un travail pénible et difficile, qui veut être bien payé. Voici un acompte.

RUGGIERI. – Vous serez content de moi, monseigneur.

LE DUC DE GUISE. – Bien... Et que venaient faire ici ces jeunes papillons de cour que j'y ai trouvés ?

RUGGIERI. – Me consulter sur l'avenir.

LE DUC DE GUISE. – Sont-ils donc mécontents du présent ?... Ils seraient bien difficiles. Ils se sont éloignés, n'est-ce pas ?...

RUGGIERI. – Oui, monseigneur ; ils sont au Louvre maintenant.

LE DUC DE GUISE. – Que le Valois s'endorme au bruit de leur bourdonnement, pour ne s'éveiller qu'à celui de la cloche qui lui sonnera matines... Mais il y a quelqu'un dans l'antichambre... Ah ! ah ! c'est le père Crucé.

SCÈNE VII

Les mêmes, Cruce ; puis Bussy-Leclerc, La Chapelle-Marteau et Brigard.

LE DUC DE GUISE. – C'est vous, Crucé ?
quelles nouvelles ?

CRUCÉ. – Mauvaises, monseigneur,
mauvaises ! rien ne marche,... tout dégénère.
Morbleu ! nous sommes des conspirateurs à l'eau
rose.

LE DUC DE GUISE. – Comment cela ?

CRUCÉ. – Eh ! oui... Nous perdons le temps en
fadaises politiques ; nous courons de porte en
porte pour faire signer l'Union. Par saint
Thomas ! vous n'avez qu'à vous montrer,
monsieur le duc ; quand ils vous regardent, les
huguenots sont de la Ligue...

LE DUC DE GUISE. – Est-ce que votre liste ?...

CRUCÉ. – Trois ou quatre cents zélés l’ont signée ; cent cinquante politiques y ont mis leur parafe ; une trentaine de huguenots ont refusé en faisant la grimace... Quant à ceux-là, morbleu ! j’ai fait une croix blanche sur leur porte, et, si jamais l’occasion se présente de décrocher ma pauvre arquebuse qui est au repos depuis six ans... Mais je n’aurai pas ce bonheur-là, monseigneur ; les bonnes traditions se perdent... Tête-Dieu ! si j’étais à votre place...

LE DUC DE GUISE. – Et la liste ?...

CRUCÉ. – La voici... Faites-en des bourres, monsieur le duc, et plus tôt que plus tard.

LE DUC DE GUISE. – Cela viendra, mon brave, cela viendra.

CRUCÉ. – Dieu le veuille !... Ah ! ah ! voilà les camarades.

(Entrent Bussy-Leclerc, La Chapelle-Marteau et Brigard.)

LE DUC DE GUISE. – Eh bien, messieurs, la récolte a-t-elle été bonne ?

BUSSY-LECLERC. – Pas mauvaise ; deux ou

trois cents signatures, pour ma part ; des avocats, des procureurs.

CRUCÉ. – Et toi, mon petit Brigard, as-tu fait marcher les boutiquiers ?

BRIGARD. – Ils ont tous signé.

CRUCÉ, *lui frappant sur l'épaule*. – Vive Dieu ! monsieur le duc, voilà un zélé. Tous ceux de l'Union peuvent se présenter à sa boutique, au coin de la rue Aubry-le-Boucher ; ils y auront un rabais de trente deniers par livre sur tout ce qu'ils achèteront.

LE DUC DE GUISE. – Et vous, monsieur Marteau ?

LA CHAPELLE-MARTEAU. – J'ai été moins heureux, monseigneur... Les maîtres des comptes ont peur, et M. le président de Thou n'a signé qu'avec restriction.

LE DUC DE GUISE. – Il a donc ses fleurs de lis bien avant dans le coeur, votre président de Thou ?... Est-ce qu'il n'a pas vu que l'on promet obéissance au roi et à sa famille ?

LA CHAPELLE-MARTEAU. – Oui ; mais on se

réunit sans sa permission.

LE DUC DE GUISE. – Il a raison, M. de Thou... Je me rendrai demain au lever de Sa Majesté, messieurs... Mon premier soin aurait dû être d'obtenir la sanction du roi, il n'aurait pas osé me la refuser... Mais, Dieu merci ! il n'est point encore trop tard. Demain, je mettrai sous les yeux de Henri de Valois la situation de son royaume ; je me ferai l'interprête de ses sujets mécontents. Il a déjà reconnu tacitement la Ligue ; je veux qu'il lui nomme publiquement un chef.

LA CHAPELLE-MARTEAU. – Prenez garde, monseigneur ! il n'y a pas loin du bassinet à la mèche d'un pistolet, et quelque nouveau Poltrot...

LE DUC DE GUISE. – Il n'oserait !... D'ailleurs, j'irai armé.

CRUCÉ. – Que Dieu soit pour vous et la bonne cause !... Cela fait, monseigneur, je crois qu'il sera temps de vous décider.

LE DUC DE GUISE. – Oh ! ma décision est prise depuis longtemps ; ce que je ne décide pas en une heure, je ne le déciderai de ma vie.

CRUCÉ. – Oui,... et, avec votre prudence, toute votre vie ne suffira peut-être pas à exécuter ce que vous aurez décidé en un quart d'heure...

LE DUC DE GUISE. – Monsieur Crucé, dans un projet comme le nôtre, le temps est l'allié le plus sûr.

CRUCÉ. – Tête-Dieu !... vous avez le temps d'attendre, vous ; mais, moi, je suis pressé ; et puisque tout le monde signe...

LE DUC DE GUISE. – Oui... Et les douze mille hommes, tant Suisses que reîtres, que Sa Majesté vient de faire entrer dans sa bonne ville de Paris... ont-ils signé ?... Chacun d'eux porte une arquebuse ornée d'une belle et bonne mèche, monsieur Crucé ; sans compter les fauconneaux de la Bastille... Fiez-vous-en à moi pour marquer le jour ; et, quand il sera venu...

BUSSY-LECLERC. – Eh bien, que ferons-nous au Valois ?

LE DUC DE GUISE. – Ce que lui promettait hier madame de Montpensier, en me montrant une paire de ciseaux : une troisième couronne.

BUSSY-LECLERC. – Ainsi soit-il !... n'est-ce pas, mon vieux sorcier ? car je présume que tu es de notre avis, puisque tu ne dis rien...

RUGGIERI. – J'attendais l'occasion favorable de vous présenter une petite requête.

BUSSY-LECLERC. – Laquelle ?

RUGGIERI, *lui donnant le billet de d'Épernon.*
– La voici...

BUSSY-LECLERC. – Comment ! un bon du d'Épernon... sur moi ? C'est une plaisanterie.

RUGGIERI. – Il a dit que, si vous n'y faisiez pas honneur, il irait vous trouver, et le ferait acquitter lui-même...

BUSSY-LECLERC. – Qu'il vienne, morbleu !... a-t-il oublié qu'avant d'être procureur, j'ai été maître d'armes au régiment de Lorraine ?... Je crois que le cher favori est jaloux des statues qui ornent les tombeaux de Quélus et de Maugiron ? Eh bien, qu'à cela ne tienne : nous le ferons tailler en marbre à son tour.

LE DUC DE GUISE. – Gardez-vous-en bien, maître Bussy ! Je ne voudrais pas, pour vingt-

cinq de mes amis, ne pas avoir un tel ennemi... Son insolence recrute pour nous... Donne-moi ce billet, Ruggieri. Dix écus noble rose, c'est cent vingt livres tournois... Les voici.

BUSSY-LECLERC. – Que faites-vous donc, monseigneur ?...

LE DUC DE GUISE. – Soyez tranquille ; quand le moment de régler nos comptes sera arrivé, je m'arrangerai de manière qu'il ne reste pas mon débiteur... Mais il se fait tard... À demain soir, messieurs. Les portes de l'hôtel de Guise seront ouvertes à tous nos amis ; madame de Montpensier en fera les honneurs ; et seront doublement bien reçus par elle ceux qui viendront avec la double croix ! Ruggieri, reconduis ces messieurs. Ainsi, c'est dit ; à demain soir, à l'hôtel de Guise.

CRUCÉ. – Oui, monseigneur...

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

Le duc de Guise, seul.

Il s'assied sur le sofa où la duchesse a oublié son mouchoir.

LE DUC DE GUISE. — Par saint Henri de Lorraine ! c'est un rude métier que celui que j'ai entrepris... Ces gens-là croient qu'on arrive au trône de France comme à un bénéfice de province. Le duc de Guise roi de France ! c'est un beau rêve... Cela sera pourtant ; mais, auparavant, que de rivaux à combattre ! Le duc d'Anjou, d'abord ;... c'est le moins à craindre ; il est haï également du peuple et de la noblesse, et on le déclarerait facilement hérétique et inhabile à succéder... Mais, à son défaut l'Espagnol n'est-il pas là pour réclamer, à titre de beau-frère, l'héritage du Valois ?... Le duc de Savoie, son oncle par alliance, voudra élever des prétentions.

Un duc de Lorraine a épousé sa soeur... Peut-être y aurait-il un moyen : ce serait de faire passer la couronne de France sur la tête du vieux cardinal de Bourbon, et de le forcer à me reconnaître comme héritier... J'y songerai... Que de peines ! de tourments !... pour qu'à la fin peut-être la balle d'un pistolet ou la lame d'un poignard... Ah !

(Il laisse tomber sa main avec découragement ; elle se pose sur le mouchoir oublié par la duchesse.)

Qu'est cela ?... Mille damnations ! ce mouchoir appartient à la duchesse de Guise ! voilà les armes réunies de Clèves et de Lorraine... Elle serait venue ici !... Saint-Mégrin !... Ô Mayenne ! Mayenne ! tu ne t'étais donc pas trompé ! et lui... lui...

(Appelant.)

Saint-Paul !

(Son écuyer entre.)

Je vais... Saint-Paul ! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast.

Acte II

Une salle du Louvre. À gauche, deux fauteuils et quelques tabourets préparés pour le roi, la reine mère et les courtisans. Joyeuse est couché dans l'un de ces fauteuils, et Saint-Mégrin, debout, appuyé sur le dossier de l'autre. Du côté opposé, d'Épernon est assis à une table sur laquelle est posé un échiquier. Au fond, Saint-Luc fait des armes avec du Halde. Chacun d'eux a près de lui un page à ses couleurs.

SCÈNE PREMIÈRE

*Joyeuse, Saint-Mégrin, d'Épernon,
Saint-Luc, du Halde, pages.*

D'ÉPERNON. – Messieurs, qui de vous fait ma partie d'échecs, en attendant le retour du roi ? Saint-Mégrin, ta revanche ?

SAINT-MÉGRIN. – Non, je suis distrait aujourd'hui.

JOYEUSE. – Oh ! décidément, c'est la prédiction de l'astrologue... Vrai Dieu ! c'est un véritable sorcier. Sais-tu bien qu'il avait prédit à Dugast qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, quand la reine Marguerite l'a fait assassiner ? Je parie que c'est un horoscope du même genre qui occupe Saint-Mégrin, et que quelque grande dame dont il est amoureux...

SAINT-MÉGRIN, *l'interrompant vivement.* – Mais toi-même, Joyeuse, que ne fais-tu la partie

de d'Épernon ?

JOYEUSE. – Non, merci.

D'ÉPERNON. – Est-ce que tu veux réfléchir aussi, toi ?

JOYEUSE. – C'est, au contraire, pour ne pas être obligé de réfléchir.

SAINT-LUC. – Eh bien, veux-tu faire des armes avec moi, vicomte ?

JOYEUSE. – C'est trop fatigant, et puis tu n'es pas de ma force. Fais une oeuvre charitable, tire d'Épernon d'embarras...

SAINT-LUC. – Soit.

JOYEUSE, *tirant un bilboquet de son escarcelle*. – Vive Dieu ! messieurs, voilà un jeu... Celui-là ne fatigue ni le corps ni l'esprit... Sais-tu bien que cette nouvelle invention a eu un succès prodigieux chez la présidente ? À propos, tu n'y étais pas, Saint-Luc ; qu'es-tu donc devenu ?

SAINT-LUC. – J'ai été voir les Gelosi ; tu sais, ces comédiens italiens qui ont obtenu la permission de représenter des mystères à l'hôtel

de Bourbon.

JOYEUSE. – Ah ! oui,... moyennant quatre sous par personne.

SAINT-LUC. – Et puis, en passant... Un instant, d'Épernon, je n'ai pas joué.

JOYEUSE. – Et puis, en passant ?...

SAINT-LUC. – Où ?

JOYEUSE. – En passant, disais-tu ?

SAINT-LUC. – Oui... Je me suis arrêté en face de Nesle, pour y voir poser la première pierre d'un pont qu'on appellera le pont Neuf.

D'ÉPERNON. – C'est Ducerceau qui l'a entrepris... On dit que le roi va lui accorder des lettres de noblesse.

JOYEUSE. – Et justice sera faite... Sais-tu bien qu'il m'épargnera au moins six cents pas, toutes les fois que je voudrais aller à l'École Saint-Germain ? (*Il laisse tomber son bilboquet, et appelle son page, qui est à l'autre bout de la salle.*) Bertrand, mon bilboquet...

SAINT-LUC. – Messieurs, grande réforme ! Ce

matin, madame de Sauve m'a dit en confidence que le roi avait abandonné les fraises godronnées pour prendre les collets renversés à l'italienne.

D'ÉPERNON. – Eh ! que ne nous disais-tu pas cela !... Nous serons en retard d'un jour... Tiens, Saint-Mégrin le savait, lui... (*À son page.*) Que je trouve demain un collet renversé au lieu de cette fraise...

SAINT-LUC, *riant*. – Ah ! ah !... tu te souviens que le roi t'a exilé quinze jours, parce qu'il manquait un bouton à ton pourpoint...

JOYEUSE. – Eh bien, moi, je vais te rendre nouvelle pour nouvelle. Anraguet rentre aujourd'hui en grâce.

SAINT-LUC. – Vrai ?...

JOYEUSE. – Oui, il est décidément guisard... C'est le Balafre qui a exigé du roi qu'il lui rendît son commandement... Depuis quelque temps, le roi fait tout ce qu'il veut.

D'ÉPERNON. – C'est qu'il a besoin de lui... Il paraît que le Béarnais est en campagne, le harnais sur le dos...

JOYEUSE. – Vous verrez que ce damné d'hérétique nous fera battre pendant l'été... Mettez-vous donc en campagne de cette chaleur-là,... avec cent cinquante livres de fer sur le corps !... pour revenir hâlé comme un Andalou...

SAINT-LUC. – Ce serait un mauvais tour à te faire, Joyeuse...

JOYEUSE. – Je l'avoue ; j'ai plus peur d'un coup de soleil que d'un coup d'épée... et, si je le pouvais, je me battrais toujours, comme Bussy d'Amboise l'a fait dans son dernier duel, au clair de la lune...

SAINT-LUC. – Quelqu'un a-t-il de ses nouvelles ?

D'ÉPERNON. – Il est toujours dans l'Anjou, près de Monsieur... C'est encore un ennemi de moins pour le guisard.

JOYEUSE. – À propos de guisard, Saint-Mégrin, sais-tu ce qu'en dit la maréchale de Retz ? Elle dit qu'auprès du duc de Guise, tous les princes paraissent peuple.

SAINT-MÉGRIN. – Guise !... toujours Guise !...

Vive Dieu !... que l'occasion se présente (*tirant son poignard et coupant son gant en morceaux*), et, de par saint Paul de Bordeaux ! je veux hacher tous ces petits princes lorrains comme ce gant.

JOYEUSE. – Bravo, Saint-Mégrin !... Vrai-Dieu ! je le hais autant que toi.

SAINT-MÉGRIN. – Autant que moi ! Malédiction ! si cela est possible ; je donnerais mon titre de comte pour sentir, cinq minutes seulement, son épée contre la mienne... Cela viendra peut-être...

DU HALDE. – Messieurs, messieurs, voilà Bussy...

SAINT-MÉGRIN. – Comment ! Bussy d'Amboise ?...

SCÈNE II

Les mêmes, Bussy d'Amboise.

BUSSY D'AMBOISE. – Eh ! oui, messieurs, lui-même, en personne... Aux amis, salut... Bonjour, Saint-Mégrin...

SAINT-MÉGRIN. – Et nous qui te croyions à cent lieues d'ici.

BUSSY D'AMBOISE. – J'y étais, il y a trois jours... Aujourd'hui, me voilà.

JOYEUSE. – Ah ! ah !... vous êtes donc raccommodés ?... Il voulait te tuer avec Quélus... Il n'y a pas de sa faute, si le coup n'a pas réussi...

BUSSY D'AMBOISE. – Oui, pour la dame de Sauve... Mais, depuis, nous avons mesuré nos épées, et elles se sont trouvées de la même longueur...

SAINT-LUC. – À propos de la dame de Sauve,

on dit que, pour qu'elle soit plus sûre de ta fidélité, tu lui écris avec ton sang, comme Henri III écrivait de Pologne à la belle Renée de Chateaufort... Sans doute elle était prévenue de ton arrivée, elle...

BUSSY D'AMBOISE. – Non. Nous voyageons incognito... Mais je n'ai pas voulu passer si près de vous, sans venir vous demander s'il n'y avait pas quelqu'un de vous qui eût besoin d'un second...

SAINT-MÉGRIN. – Cela se pourra faire, si tu ne nous quittes pas trop tôt.

BUSSY D'AMBOISE. – Tête-Dieu !... le cas échéant, je suis homme à retarder mon départ ;... ainsi ne te gêne pas. Il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé... c'est tout au plus si, en province, on trouve à se battre une fois par semaine... Heureusement que j'avais là, sous la main, mon ami Saint-Phal ; nous nous sommes battus trois fois, parce qu'il soutenait avoir vu des X sur les boutons d'un habit, où je crois qu'il y avait des Y...

SAINT-MÉGRIN. – Bah ! pas possible...

BUSSY D'AMBOISE. – Parole d'honneur !
Crillon était mon second...

JOYEUSE. – Et qui avait raison ?

BUSSY D'AMBOISE. – Nous n'en savons rien encore : la quatrième rencontre en décidera... Mais que vois-je donc là-bas ? Les pages d'Anraguet !... Je croyais que, depuis la mort de Quélus...

SAINT-LUC. – Le duc de Guise a sollicité sa grâce.

BUSSY D'AMBOISE. – Ah ! oui, sollicité,... j'entends... Il est donc toujours insolent, notre beau cousin de Guise ?...

SAINT-MÉGRIN. – Pas encore assez...

D'ÉPERNON. – Vrai-Dieu ! tu es difficile... Je suis sûr qu'au fond du coeur, le roi n'est pas de ton avis.

SAINT-MÉGRIN. – Qu'il dise donc un mot...

D'ÉPERNON. – Ah ! vois-tu, c'est qu'il est trop occupé dans ce moment, il apprend le latin.

SAINT-MÉGRIN. – Tête-Dieu ! qu'a-t-il besoin

de latin pour parler à des Français ? Qu'il dise seulement : « À moi, ma brave noblesse ! » et un millier d'épées qui coupent bien, sortiront des fourreaux où elles se rouillent. N'a-t-il plus dans la poitrine le même coeur qui battait à Jarnac et à Moncontour, ou ses gants parfumés ont-ils amolli ses mains, au point qu'elles ne puissent plus serrer la garde d'une épée ?

D'ÉPERNON. – Silence, Saint-Mégrin !... le voilà...

UN PAGE, entrant. – Le roi !...

BUSSY D'AMBOISE. – Je vais me tenir un peu à l'écart... Je ne me montrerai que s'il est de bonne humeur...

UN SECOND PAGE. – Le roi !

(Tout le monde se lève et se groupe.)

UN TROISIEME PAGE. – Le roi !

SCÈNE III

Les mêmes, Henri, puis Catherine.

HENRI. – Salut, messieurs, salut... Villequier, qu'on prévienne madame ma mère de mon retour, et qu'on s'informe si l'on a apporté mon nouvel habit d'amazone... Ah ! dites à la reine que je passerai chez elle, afin de fixer le jour de notre départ pour Chartres ; car vous savez, messieurs, que la reine et moi faisons un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, afin d'obtenir du ciel ce qu'il nous a refusé jusqu'à présent, un héritier de notre couronne. Ceux qui voudront nous suivre seront les bienvenus.

SAINT-MÉGRIN. – Sire, si, au lieu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, vous ordonnez une campagne dans l'Anjou... si vos gentilshommes étaient revêtus de cuirasses au lieu de cilices, et portaient des épées en guise de

cièrges, Votre Majesté ne manquerait pas de pénitents, et vous me verriez au premier rang, sire, dussé-je faire la moitié de la route pieds nus sur des charbons ardents.

HENRI. – Chaque chose aura son tour, mon enfant. Nous ne resterons pas en arrière dès qu'il le faudra ; mais, en ce moment, grâce à Dieu, notre beau royaume de France est en paix, et le temps ne nous manque pas pour nous occuper de nos dévotions. Mais que vois-je ! vous à ma cour, seigneur de Bussy ? (*À Catherine de Médicis qui entre.*) Venez, ma mère, venez : vous allez avoir des nouvelles de votre fils bien-aimé, qui, s'il eût été frère soumis et sujet respectueux, n'aurait jamais dû quitter notre cour...

CATHERINE. – Il y revient, peut-être, mon fils...

HENRI, *s'asseyant*. – C'est ce que nous allons savoir... Asseyez-vous, ma mère... Approchez, seigneur de Bussy... Où avez-vous quitté notre frère ?

BUSSY D'AMBOISE. – À Paris, sire.

HENRI. – À Paris !... Serait-il dans notre bonne ville de Paris ?

BUSSY D'AMBOISE. – Non ; mais il y est passé cette nuit.

HENRI. – Et il se rend ?...

BUSSY D'AMBOISE. – Dans la Flandre...

HENRI. – Vous l'entendez, ma mère. Nous allons sans doute avoir dans notre famille un duc de Brabant. Et pourquoi a-t-il passé si près de nous, sans venir nous présenter son hommage de fidélité, comme à son aîné et à son roi ?...

BUSSY D'AMBOISE. – Sire,... il connaît la grande amitié que lui porte Votre Majesté, et il a craint qu'une fois rentré au Louvre, vous ne l'en laissiez plus sortir.

HENRI. – Et il a raison, monsieur ; mais, en ce moment, l'absence de son bon serviteur et de sa fidèle épée doit lui faire faute ; car peut-être bientôt compte-t-il se servir contre nous de l'un et de l'autre. Arrangez-vous donc, seigneur de Bussy, pour le rejoindre au plus vite, et pour nous quitter au plus tôt. (*Un page entre.*) Eh bien, qu'y

a-t-il ?

CATHERINE. – Mon fils, c'est sans doute Anraguet qui profite de la permission que vous lui avez volontairement accordée de reparaître en votre royale présence...

HENRI. – Oui, oui, volontairement !... Le meurtrier !... Ma mère, mon cousin de Guise m'impose un grand sacrifice ; mais pour mes péchés, Dieu veut qu'il soit complet. (*Au page.*) Parlez.

Le page. – Charles Balzac d'Entragues, baron de Dunes, comte de Graville, ex-lieutenant général au gouvernement d'Orléans, demande à déposer aux pieds de Votre Majesté l'hommage de sa fidélité et de son respect.

HENRI. – Oui, oui ;... tout à l'heure nous recevrons notre sujet fidèle et respectueux ; mais, auparavant, je veux me séparer de tout ce qui pourrait me rappeler cet affreux duel... Tiens, Joyeuse, tiens !... (*Il tire de sa poitrine une espèce de sachet.*) Voilà les pendants d'oreilles de Quélus ; porte-les en mémoire de notre ami commun... D'Épernon, voici la chaîne d'or de

Maugiron... Saint-Mégrin, je te donnerai l'épée de Schomberg ; elle était bien pesante pour un bras de dix-huit ans !... qu'elle te défende mieux que lui, en pareille circonstance. Et maintenant, messieurs, faites comme moi, ne les oubliez pas dans vos prières.

*Que Dieu reçoive en son giron
Quélus, Schomberg et Maugiron.*

Restez autour de moi, mes amis, et asseyez-vous... Faites entrer... (*À la vue d'Antraquet, il prend dans sa bourse un flacon qu'il respire.*)
Approchez ici, baron, et fléchissez le genou... Charles Balzac d'Entragues, nous vous avons accordé la faveur de notre présence royale, au milieu de notre cour, pour vous rendre, là où nous vous les avons ôtés, vos dignités et vos titres...
Relevez-vous, baron de Dunes, comte de Graville, gouverneur général de notre province d'Orléans, et reprenez près de notre personne royale les fonctions que vous y remplissiez

autrefois... Relevez-vous.

D'ENTRAGUES. – Non, sire,... je ne me relèverai pas, que Votre Majesté n'ait reconnu publiquement que ma conduite, dans ce funeste duel, a été celle d'un loyal et honorable cavalier.

HENRI. – Oui,... nous le reconnaissons, car c'est la vérité... Mais vous avez porté des coups bien malheureux !...

D'ENTRAGUES. – Et maintenant, sire, votre main à baiser, comme gage de pardon et d'oubli.

HENRI. – Non, non, monsieur, ne l'espérez pas.

CATHERINE. – Mon fils, que faites-vous ?

HENRI. – Non, madame, non... J'ai pu lui pardonner, comme chrétien, le mal qu'il m'a fait ; mais je ne l'oublierai de ma vie.

D'ENTRAGUES. – Sire,... j'appelle le temps à mon secours ; peut-être ma fidélité et ma soumission finiront-elles par fléchir le courroux de Votre Majesté.

HENRI. – C'est possible. Mais votre gouvernement doit avoir besoin de votre

présence ; il en est privé depuis longtemps, baron de Dunes, et le bien de nos fidèles sujets pourraient en souffrir... Qui fait ce bruit ?

D'ÉPERNON. – Ce sont ceux de Guise...

HENRI. – Notre beau cousin de Lorraine ne profite pas du privilège qu'ont les princes souverains de paraître devant nous sans être annoncés... Ses pages ont toujours soin de faire assez de bruit pour que son arrivée ne soit pas un mystère...

SAINT-MÉGRIN. – Il traite, avec Votre Majesté, de puissance à puissance... Il a ses sujets comme vous avez les vôtres, et sans doute qu'il vient, armé de pied en cap, présenter en leur nom une humble requête à Votre Majesté.

SCÈNE IV

Les mêmes, le duc de Guise.

Il est couvert d'une armure complète, précédé de deux pages, et suivi par quatre, dont l'un porte son casque.

HENRI. – Venez, monsieur le duc, venez... Quelqu'un qui s'est retourné au bruit que faisaient vos pages, et qui vous a aperçu de loin, offrait de parier que vous veniez encore nous supplier de réformer quelque abus, de supprimer quelque impôt... Mon peuple est un peuple bien heureux, mon beau cousin, d'avoir en vous un représentant si infatigable, et en moi un roi si patient !

LE DUC DE GUISE. – Il est vrai que Votre Majesté m'a accordé bien des grâces,... et je suis fier d'avoir si souvent servi d'intermédiaire entre elle et ses sujets.

SAINT-MÉGRIN, *à part.* – Oui, comme le faucon entre le chasseur et le gibier...

LE DUC DE GUISE. – Mais, aujourd’hui, sire, un motif plus puissant m’amène encore devant Votre Majesté, puisque c’est à la fois des intérêts de son peuple et des siens que j’ai à l’entretenir...

HENRI. – Si l’affaire est si sérieuse, monsieur le duc, ne pourriez-vous pas attendre nos prochains états de Blois ?... Les trois ordres de la nation ont là des représentants qui, du moins, ont reçu de nous mission de me parler au nom de leurs mandataires.

LE DUC DE GUISE. – Votre Majesté voudra-t-elle bien songer que les états de Blois viennent de se dissoudre, et ne se rassembleront qu’au mois de novembre ?... Lorsque le danger est pressant, il me semble qu’un conseil privé...

HENRI. – Lorsque le danger est pressant !... Mais vous nous effrayez, monsieur de Guise... Eh bien, toutes les personnes qui composent notre conseil privé sont ici... Parlez, monsieur le duc, parlez.

CATHERINE. – Mon fils, permettez que je me retire.

HENRI. – Non, madame, non ; M. le duc sait bien que nous n'avons rien de caché pour notre auguste mère, et que, dans plus d'une affaire importante, ses conseils nous ont même été d'un utile secours.

LE DUC DE GUISE. – Sire, la démarche que je fais près de vous est hardie, peut-être trop hardie... Mais hésiter plus longtemps ne serait pas d'un bon et loyal sujet.

HENRI. – Au fait, monsieur le duc, au fait...

LE DUC DE GUISE. – Sire, des dépenses immenses, mais nécessaires, puisque Votre Majesté les a faites, ont épuisé le trésor de l'État... Jusqu'à présent, Votre Majesté, avec l'aide de ses fidèles sujets, a trouvé moyen de le remplir... Mais cela ne peut durer... L'approbation du saint-père a permis d'aliéner pour deux cent mille livres de rente sur les biens du clergé. Un emprunt a été fait aux membres du Parlement sous prétexte de faire sortir les gens de guerre étrangers... Les diamants de la couronne

sont en gage pour la sûreté des trois millions dûs au duc Casimir... Les deniers destinés aux rentes de l'hôtel de ville ont été détournés pour un autre usage, et les états généraux ont eu l'audace de répondre par un refus, lorsque Votre Majesté a proposé d'aliéner les domaines.

HENRI. – Oui, oui, monsieur le duc, je sais que nos finances sont en assez mauvais état... Nous prendrons un autre surintendant.

LE DUC DE GUISE. – Cette mesure pourrait être suffisante en temps de paix, sire... mais Votre Majesté va se voir contrainte à la guerre. Les huguenots, que votre indulgence encourage, font des progrès effrayants. Favas s'est emparé de la Réole ; Montferrand, de Périgueux ; Condé de Dijon. Le Navarrois a été vu sous les murs d'Orléans ; la Saintonge, l'Agénois et la Gascogne sont en armes, et les Espagnols, profitant de nos troubles, ont pillé Anvers, brûlé huit cents maisons, et passé sept mille habitants au fil de l'épée.

HENRI. – Par la mort-Dieu ! si ce que vous me dites là est vrai, il faut châtier les huguenots au

dedans et les Espagnols au dehors. Nous ne craignons pas la guerre, mon beau cousin ; et, s'il le fallait, nous irions nous-même sur le tombeau de notre aïeul Louis IX saisir l'oriflamme, et nous marcherions à la tête de notre brave armée, au cri de guerre de Jarnac et de Moncontour.

SAINT-MÉGRIN. – Et, si l'argent vous manque, sire, votre brave noblesse est là pour rendre à Votre Majesté ce qu'elle a reçu d'elle. Nos maisons, nos terres, nos bijoux peuvent se monnayer, monsieur le duc ; et, vive-Dieu ! en fondant les seules broderies de nos manteaux et les chiffres de nos dames, nous aurions de quoi envoyer à l'ennemi, pendant toute une campagne, des balles d'or et des boulets d'argent.

HENRI. – Vous l'entendez, monsieur le duc ?

LE DUC DE GUISE. – Oui, sire. Mais, avant que cette idée vînt à M. le comte de Saint-Mégrin, trente mille de vos braves sujets l'avaient eue ; ils s'étaient engagés par écrit à fournir de l'argent au trésor et des hommes à l'armée ; ce fut le but de la sainte Ligue, sire, et elle le remplira, lorsque le moment en sera venu... Mais je ne puis cacher à

Votre Majesté les craintes qu'éprouvent ses fidèles sujets, en ne la voyant pas reconnaître hautement cette grande association.

HENRI. – Et que faudrait-il pour cela ?

LE DUC DE GUISE. – Lui nommer un chef, sire, d'une grande maison souveraine, digne de sa confiance et de son amour, par son courage et sa naissance, et qui surtout ait assez fait ses preuves comme bon catholique, pour rassurer les zélés sur la manière dont il agirait dans les circonstances difficiles...

HENRI. – Par la mort-Dieu ! monsieur le duc, je crois que votre zèle pour notre personne royale est tel, que vous seriez tout prêt à lui épargner l'embarras de chercher bien loin ce chef... Nous y penserons à loisir, mon beau cousin, nous y penserons à loisir.

LE DUC DE GUISE. – Mais Votre Majesté devrait peut-être à l'instant...

HENRI. – Monsieur le duc, quand je voudrai entendre un prêche, je me ferai huguenot... Messieurs, c'est assez nous occuper des affaires

de l'État, songeons un peu à nos plaisirs. J'espère que vous avez reçu nos invitations pour ce soir, et que madame de Guise, madame de Montpensier, et vous, mon cousin, voudrez bien embellir notre bal masqué.

SAINT-MÉGRIN, *montrant la cuirasse du duc*.
– Votre Majesté ne voit-elle pas que M. le duc est déjà en costume de chercheur d'aventures ?

LE DUC DE GUISE. – Et de redresseur de torts, monsieur le comte.

HENRI. – En effet, mon beau cousin, cet habit me paraît bien chaud pour le temps qui court.

LE DUC DE GUISE. – C'est que, pour le temps qui court, sire, mieux vaut une cuirasse d'acier qu'un justaucorps de satin.

SAINT-MÉGRIN. – M. le duc croit toujours entendre la balle de Poltrot siffler à ses oreilles.

LE DUC DE GUISE. – Quand les balles m'arrivent en face, monsieur le comte (*montrant sa blessure à la joue*), voilà qui fait foi que je ne détourne pas la tête pour les éviter.

JOYEUSE, *prenant sa sarbacane*. – C'est ce

que nous allons voir...

SAINT-MÉGRIN, *lui arrachant la sarbacane.* – Attends !... il ne sera pas dit qu'un autre que moi en aura fait l'expérience. (*Lui envoyant une dragée au milieu de la poitrine.*) À vous, monsieur le duc.

TOUS. – Bravo ! bravo !

LE DUC DE GUISE, *portant la main à son poignard.* – Malédiction !

(*Saint-Paul l'arrête.*)

SAINT-PAUL. – Qu'allez-vous faire !...

HENRI. – Par la mort-Dieu ! mon cousin de Guise, j'aurais cru que cette belle et bonne cuirasse de Milan était à l'épreuve de la balle...

LE DUC DE GUISE. – Et vous aussi, sire !... Qu'ils rendent grâce à la présence de Votre Majesté.

HENRI. – Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur le duc, qu'à cela ne tienne ; agissez comme si nous n'y étions pas...

LE DUC DE GUISE. – Votre Majesté permet

donc que je descende jusqu'à lui ?...

HENRI. – Non, monsieur le duc ; mais je puis l'élever jusqu'à vous... Nous trouverons bien, dans notre beau royaume de France, un fief vacant, pour en doter notre fidèle sujet le comte de Saint-Mégrin.

LE DUC DE GUISE. – Vous en êtes le maître, sire... Mais d'ici là ?...

HENRI. – Eh bien, nous ne vous ferons pas attendre... Comte Paul Estuert, nous te faisons marquis de Caussade.

LE DUC DE GUISE. – Je suis duc, sire.

HENRI. – Comte Paul Estuert, marquis de Caussade, nous te faisons duc de Saint-Mégrin ; et maintenant, monsieur de Guise, répondez-lui... car il est votre égal.

SAINT-MÉGRIN. – Merci, sire, merci ; je n'ai pas besoin de cette nouvelle faveur ; et, puisque Votre Majesté ne s'y oppose pas, je veux le défier de manière à ce qu'il s'ensuive combat ou déshonneur... Or, écoutez, messieurs : moi, Paul Estuert, seigneur de Cassade, comte de Saint-

Mégrin, à toi, Henri de Lorraine, duc de Guise ; prenons à témoin tous ceux ici présents, que nous te défions au combat à outrance, toi et tous les princes de ta maison, soit à l'épée seule, soit à la dague et au poignard, tant que le coeur battra au corps, tant que la lame tiendra à la poignée ; renonçant d'avance à ta merci, comme tu dois renoncer à la mienne ; et, sur ce, que Dieu et Saint Paul me soient en aide ! (*Jetant son gant.*)
À toi seul, ou à plusieurs !

D'ÉPERNON. – Bravo, Saint-Mégrin ! bien défié.

LE DUC DE GUISE, *montrant le gant.* – Saint Paul...

BUSSY D'AMBOISE. – Un instant, messieurs !... un instant ! Moi, Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise, me déclare ici parrain et second de Paul Estuert de Saint-Mégrin ; offrant le combat à outrance à quiconque se déclarera parrain et second de Henri de Lorraine, duc de Guise ; et, comme signe de défi et gage du combat, voici mon gant.

JOYEUSE. – Vive-Dieu ! Bussy, c'est un

véritable vol que tu me fais... tu ne m'as pas donné le temps... Mais sois tranquille, si tu es tué...

LE DUC DE GUISE. – Saint-Paul ! (*À part.*) Tu me provoques trop tard, ton sort est décidé. (*Haut.*) Anraguet, tu seras mon second... Vous le voyez, messieurs, je vous fais beau jeu : je vous offre un moyen de venger Quélus... Saint-Paul, tu prépareras mon épée de bal ; elle est juste de la même longueur que l'épée de combat de ces messieurs.

SAINT-MÉGRIN. – Vous avez raison, monsieur le duc : cette épée serait bien faible pour entamer une cuirasse aussi prudemment solide que celle-ci... Mais nous pouvons en venir aux mains, nus jusqu'à la ceinture, monsieur le duc, et l'on verra celui dont le coeur battra.

HENRI. – Assez, messieurs, assez ! nous honorerons le combat de notre présence, et nous le fixons à demain... Maintenant, chacun de vous peut réclamer un don, et, s'il est en notre puissance royale de vous l'accorder, vous serez satisfaits à l'instant... Que veux-tu, Saint-

Mégrin ?

SAINT-MÉGRIN. – Un égal partage du terrain et du soleil ; pour le reste, je m'en rapporte à Dieu et à mon épée.

HENRI. – Et vous, monsieur le duc, que demandez-vous ?

LE DUC DE GUISE. – La promesse formelle qu'avant le combat Votre Majesté reconnaîtra la Ligue, et nommera son chef. J'ai dit.

HENRI. – Quoique nous ne nous attendissions pas à cette demande, nous vous l'octroyons, mon beau cousin... Messieurs, puisque M. de Guise nous y force, au lieu du bal masqué de cette nuit, nous aurons un conseil d'État... Je vous y convoque tous, messieurs. Quant aux deux champions, nous les invitons à profiter de cet intervalle, pour bien songer au salut de leur âme. Allez, messieurs, allez.

SCÈNE V

Henri, Catherine.

HENRI. – Eh bien, ma mère, vous devez être contente, vos deux grands ennemis vont se détruire eux-mêmes, et vous devez m'en remercier ; car j'ai autorisé un combat que j'aurais pu empêcher.

CATHERINE. – Auriez-vous agi ainsi, mon fils, si vous eussiez su qu'une des conditions de ce combat serait de nommer un chef à la Ligue ?

HENRI. – Non, sur mon âme, ma mère ; je comptais sur une diversion.

CATHERINE. – Et vous avez résolu ?

HENRI. – Rien encore, car les chances du combat sont incertaines... Si M. de Guise était tué,... eh bien, on enterrerait la Ligue avec son chef ; s'il ne l'était pas,... alors je prierais Dieu de

m'éclairer... Mais, en tout cas, ma résolution une fois prise, je vous en avertis, rien ne m'en fera changer... La vue de mon trône me donne de temps en temps des envies d'être roi, ma mère, et je suis dans un de ces moments-là.

CATHERINE. – Eh ! mon fils, qui plus que moi désire vous voir une volonté ferme et puissante ?... Miron me recommande le repos. Et, plus que jamais, je désire n'avoir aucune part du fardeau de l'État.

HENRI. – Si je ne m'abuse, ma mère, j'ai vu s'étendre aujourd'hui vers mon trône un bras bardé de fer qui avait volonté de me débarrasser d'une partie, si ce n'est du tout.

CATHERINE. – Et probablement vous lui accorderez ce qu'il demande, car ce chef que la Ligue exige par sa voix...

HENRI. – Oui, oui, j'ai bien vu qu'il plaidait pour lui-même ; et peut-être, ma mère, m'épargnerais-je bien des tourments en m'abandonnant à lui... comme l'a fait mon frère François II, après la conjuration d'Amboise... Et cependant, je n'aime pas qu'on vienne me prier

armé comme l'était mon cousin de Guise ; les genoux plient mal dans des cuissards d'acier.

CATHERINE. – Et jamais votre cousin de Guise n'a plié le genou devant vous, qu'il n'ait, en se relevant, emporté un morceau de votre manteau royal.

HENRI. – Par la mort-Dieu ! il n'a jamais forcé notre volonté, cependant... Ce que nous lui avons accordé a toujours été de notre plein gré... et, cette fois encore, si nous le nommons chef de la Ligue, ce sera un devoir que nous lui imposerons comme son maître.

CATHERINE. – Tous ces devoirs le rapprochent du trône, mon fils !... et malheur... malheur à vous, s'il met jamais le pied sur le velours de la première marche !

HENRI. – Ce que vous dites là, ma mère, l'appuyeriez-vous sur quelques raisons ?

CATHERINE. – Cette Ligue, que vous allez autoriser, savez-vous quel est son but ?...

HENRI. – De soutenir l'autel et le trône.

CATHERINE. – C'est du moins ce que dit votre

cousin de Guise ; mais du moment qu'un sujet se constitue, de sa propre autorité, défenseur de son roi, mon fils,... il n'est pas loin d'être un rebelle.

HENRI. – M. le duc aurait-il de si coupables desseins ?

CATHERINE. – Les circonstances l'accusent, du moins... Hélas ! mon fils, je ne puis veiller sur vous comme je le faisais autrefois, et cependant, peut-être aurai-je encore le bonheur de déjouer un grand complot.

HENRI. – Un complot ! on conspirerait contre moi ?... Dites, dites, ma mère... Quel est ce papier ?...

CATHERINE. – Un agent du duc de Guise, l'avocat Jean David, est mort à Lyon... Son valet était un homme à moi ; tous ses papiers m'ont été envoyés, celui-ci en faisait partie.

HENRI. – Voyons, ma mère, voyons... (*Après avoir jeté un coup d'oeil sur le papier.*) Comment ! un traité entre don Juan d'Autriche et le duc de Guise !... un traité par lequel ils s'engagent à s'aider mutuellement à monter, l'un

sur le trône des Pays-Bas, l'autre sur le trône de France ! Sur le trône de France ? que comptaient-ils donc faire de moi, ma mère ?...

CATHERINE. – Voyez le dernier article de l'acte d'association des ligueurs, car le voici tel... non pas que vous le connaissez, mon cher Henri, mais tel qu'il a été présenté à la sanction du saint-père, qui a refusé de l'approuver.

HENRI, *lisant*. – « Puis, quand le duc de Guise aura exterminé les huguenots, se sera rendu maître des principales villes du royaume, et que tout pliera sous la puissance de la Ligue, il fera faire le procès à Monsieur, comme à un fauteur manifeste des hérétiques, et, après avoir rasé le roi et l'avoir confiné dans un couvent... » Dans un couvent !... Ils veulent m'ensevelir dans un cloître !...

CATHERINE. – Oui, mon fils ; ils disent que c'est là que votre dernière couronne vous attend...

HENRI. – Ma mère, est-ce que Monsieur le duc l'oserait ?

CATHERINE. – Pépin a fondé une dynastie,

mon fils : et qu'a donné Pépin à Childéric, en échange de son manteau royal ?...

HENRI. – Un cilice, ma mère ; un cilice, je le sais ; mais les temps sont changés ; pour arriver au trône de France, il faut que la naissance y donne des droits.

CATHERINE. – Ne peut-on en supposer ?... Voyez cette généalogie.

HENRI. – La maison de Lorraine remonterait à Charlemagne : Cela n'est pas, vous savez bien que cela n'est pas.

CATHERINE. – Vous voyez que les mesures sont prises pour qu'on croie que cela est.

HENRI. – Ah ! notre cousin de Guise, vous en voulez terriblement à notre belle couronne de France... Ma mère, ne pourrait-on pas le punir d'oser y prétendre sans notre permission ?

CATHERINE. – Je vous comprends, mon fils ; mais ce n'est pas le tout de couper, il faut recoudre.

HENRI. – Mais il se bat demain avec Saint-Mégrin. Saint-Mégrin est brave et adroit.

CATHERINE. – Et croyez-vous que le duc de Guise soit moins brave et moins adroit que lui ?

HENRI. – Ma mère, si nous faisons bénir l'épée de Saint-Mégrin...

CATHERINE. – Mon fils, si le duc de Guise fait bénir la sienne...

HENRI. – Vous avez raison... Mais qui m'empêche de nommer Saint-Mégrin chef de la Ligue ?

CATHERINE. – Et qui voudra le reconnaître ? a-t-il un parti ?... Peut-être y aurait-il un moyen de tout conjurer, mon fils ; mais il faudrait de la résolution.

HENRI, *hésitant*. – De la résolution !

CATHERINE. – Oui ; soyez roi, M. de Guise deviendra sujet soumis, sinon respectueux. Je le connais mieux que vous, Henri ; il n'est fort que parce que vous êtes faible ; sous son énergie apparente, il cache un caractère irrésolu... C'est un roseau peint en fer... Appuyez, il pliera.

HENRI. – Oui, oui, il pliera. Mais quel est ce moyen ? Voyons !... faut-il les exiler tous deux ?

Je suis prêt à signer leur exil.

CATHERINE. – Non ; peut-être ai-je un autre moyen... Mais jurez-moi qu'à l'avenir vous me consulterez avant eux sur tout ce que vous voudrez faire.

HENRI. – N'est-ce que cela, ma mère ? Je vous le jure.

CATHERINE. – Mon fils, les serments prononcés devant l'autel sont plus agréables à Dieu.

HENRI. – Et lient mieux les hommes, n'est-ce pas ? Eh bien, venez, ma mère, je m'abandonne entièrement à vous.

CATHERINE. – Oui, mon fils, passons dans votre oratoire.

Acte III

L'oratoire de la duchesse de Guise.

SCÈNE PREMIÈRE

Arthur, madame de Cosse, Marie.

MADAME DE COSSE, *déposant sur une table de toilette un domino noir.* – Concevez-vous, Marie, madame la duchesse de Guise, qui veut aller au bal de la cour en simple domino ?

MARIE, *déposant des fleurs sur la même table.*
– C'est que madame la duchesse n'est pas coquette...

MADAME DE COSSE. – Mais, sans être coquette, on peut tirer parti de ses avantages... À quoi servira-t-il d'être jolie et bien faite, si l'on se couvre la figure de ce masque noir, et si l'on s'enveloppe la taille de ce domino large comme une robe d'ermite ? pourquoi ne pas se mettre en Diane ou en Hébé ?

ARTHUR. – C'est qu'elle veut vous laisser ce costume, madame de Cossé.

MADAME DE COSSE. – Voyez donc ce petit muguet !... Allez ramasser l'éventail de votre maîtresse, ou porter la queue de sa robe, et ne parlez pas toilette ; vous n'y connaissez encore rien... Dans trois ou quatre ans, à la bonne heure !

ARTHUR. – Tiens... Je vais avoir quinze ans.

MADAME DE COSSE. – Quatorze ans, mon beau page, ne vous déplaît...

MARIE. – Ce domino, d'ailleurs, n'est que pour entrer dans la salle de bal. Une partie des dames, vous le savez, ne se masquent que pour jouer du premier coup d'oeil, et reviennent ensuite en costume de ville.

MADAME DE COSSE. – Et voilà le tort... Autrefois, on conservait son déguisement toute la nuit... Par exemple, au fameux bal masqué qui eut lieu lors de l'avènement au trône de Henri II, il y a vingt-cinq ans... Je n'en avais que vingt.

ARTHUR. – Il y a trente ans, madame de Cossé, ne vous en déplaît.

MADAME DE COSSE. – Vingt-cinq ou trente, peu importe... Alors je n'en avais que quinze. Eh

bien, tout le monde resta en costume, jusqu'au moment où l'astronome Lucas Gaudric prédit au roi qu'il serait tué dans un combat singulier. Onze ans après Montgomery accomplit la prédiction.

ARTHUR. – C'est bien malheureux ! depuis ce temps, il n'y a plus de tournois.

MADAME DE COSSE. – C'est effectivement quelque chose de bien fâcheux... Il ferait beau voir jouter les jeunes gens de votre époque : voilà de plaisants damerets, en comparaison des chevaliers de Henri II.

ARTHUR. – Vous pourriez même dire, en comparaison des chevaliers du roi François I^{er}. Vous les avez vus, madame de Cossé.

MADAME DE COSSE. – J'étais un enfant... Je ne m'en souviens pas... Un enfant au berceau, entendez-vous ?

MARIE. – Mais il me semble, madame, que le baron-duc d'Épernon, le vicomte de Joyeuse, le seigneur de Bussy, le baron de Dunes...

ARTHUR. – Et le comte de Saint-Mégrin,

donc !...

MADAME DE COSSE. – Ah ! vous voilà encore avec votre petit bordelais... J'aurais bien voulu le voir, avec une armure de deux cents livres, comme celle que portait M. de Cossé, mon noble époux, quand il me couronna dame de la beauté et des amours, et brisa en mon honneur cinq lances, dont M. de Saint-Mégrin ne pourrait pas remuer la plus petite avec les deux mains... C'était au fameux tournoi de Soissons...

MARIE. – Au fameux tournoi de Soissons ?...

ARTHUR. – Eh ! oui... au fameux tournoi de Soissons, en 1546, un an avant la mort du roi François I^{er}, quand madame de Cossé était encore au berceau...

MADAME DE COSSE. – Petit drôle !... vous vous fiez bien à ce que vous êtes le parent de madame la duchesse de Guise.

SCÈNE II

Les mêmes, la duchesse de Guise.

ARTHUR, *courant à elle.* – Oh ! venez, ma belle cousine et maîtresse ! et protégez-moi contre le courroux de votre première dame d'honneur...

LA DUCHESSE DE GUISE, *distracte.* – Qu'avez-vous fait ? encore quelque espièglerie ?...

ARTHUR. – Chevalier discourtois, je me souviens des dates.

MADAME DE COSSE, *interrompant.* – Madame la duchesse paraît préoccupée.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Moi ? Non... N'auriez-vous pas trouvé ici un mouchoir à mes armes ?

MARIE. – Non, madame.

ARTHUR. – Je vais le chercher ; et, si je le

trouve, quelle sera ma récompense ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ta récompense, enfant ?... Un mouchoir mérite-t-il donc une grande récompense ? Eh bien, cherche-le, Arthur.

MARIE. – Pendant que Madame était retirée dans son appartement, où elle avait dit, en rentrant, qu'elle voulait rester seule, la reine Louise est venue pour lui faire une visite ; elle avait dans sa bourse le plus joli petit sapajou...

MADAME DE COSSE. – Oui, elle désirait connaître le déguisement de madame. Elle est entrée chez madame de Montpensier ; et, comme j'y étais, je connais tous les costumes des seigneurs et dames de la cour.

LA DUCHESSE DE GUISE, *à Arthur, qui revient s'asseoir à ses pieds.* – Eh bien ?

ARTHUR. – Je n'ai rien trouvé...

MADAME DE COSSE. – M. de Joyeuse est en Alcibiade... Il a un casque d'or massif... Son costume lui coûte, dit-on, dix mille livres tournois. M. d'Épernon est...

ARTHUR. – Et M. de Saint-Mégrin ?

(*La duchesse tressaille.*)

MADAME DE COSSE. – Ah !... M. de Saint-Mégrin ? Il avait aussi un costume très brillant ; mais, aujourd’hui, il en a commandé un autre, tout simple, un costume d’astrologue, semblable à celui que porte Côme Ruggieri.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ruggieri ?... Dites-moi, Ruggieri ne demeure-t-il pas rue de Grenelle, près de l’hôtel de Soissons ?

MARIE. – Oui.

LA DUCHESSE DE GUISE, *à part.* – Plus de doute !... c’était chez lui... J’avais cru le reconnaître... (*Haut.*) N’est-il venu aucune autre personne ?

MADAME DE COSSE. – Si... M. Brantôme, pour vous offrir le volume de ses *Dames galantes*... Je l’ai déposé sur cette table... La reine de Navarre y joue un grand rôle... Et puis M. Ronsard est aussi venu... il voulait absolument vous voir... Vous lui avez reproché, l’autre jour, chez madame de Montpensier, de ne pas assez soigner ses rimes, et il vous apportait une petite pièce de vers.

LA DUCHESSE DE GUISE, *avec distraction*. –
Sur la rime ?...

MADAME DE COSSE. – Non, madame ; mais
mieux rimée qu'il n'a coutume de le faire.
Madame la duchesse veut-elle les entendre ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Donnez à Arthur, il
les lira.

ARTHUR, *lisant*.

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil
N'a point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Là, là, ses beautés laissé choir.
Ô vraiment marastre nature !
Puisqu'une telle fleur ne dure*

*Que du matin jusques au soir !
Or donc, écoutez-moi, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne,
Dans sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.*

LA DUCHESSE DE GUISE, *toujours distraite.* –
Mais il me semble qu'ils sont bien, ces vers.

ARTHUR. – Oh ! M. de Saint-Mégrin en fait au moins d'aussi jolis...

LA DUCHESSE DE GUISE. – M. de Saint-Mégrin ?...

MADAME DE COSSE. – Ce ne sont pas des vers amoureux, toujours...

ARTHUR. – Et pourquoi cela ?

MADAME DE COSSE. – Il est probable qu'il n'a encore trouvé aucune femme digne de son amour, puisqu'il est le seul, parmi tous les jeunes gens de

la cour, qui ne porte pas le chiffre de sa dame sur son manteau.

ARTHUR. – Et s’il aimait quelqu’un dont il ne pût porter le chiffre ?... Cela peut être.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oui,... cela peut être.

MADAME DE COSSE, à *Arthur*. – Mais qu’a donc de si remarquable ce petit comte de Saint-Mégrin, pour être l’objet de votre enthousiasme ?

ARTHUR. – Si remarquable ?... Ah ! je ne demande rien que d’être digne de devenir son page, quand je ne pourrai plus être celui de ma belle cousine.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Tu l’aimes donc bien ?

ARTHUR. – Si j’étais femme, je n’aurais pas d’autre chevalier.

LA DUCHESSE DE GUISE, *vivement*. – Mesdames, je puis achever ma toilette ; je vous rappellerai, si j’ai besoin de vous... Reste, Arthur, reste ; j’ai quelques commissions à te donner.

SCÈNE III

La duchesse de Guise, Arthur.

ARTHUR. – J’attends vos ordres.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Bien ; mais je ne sais plus ce que j’avais à t’ordonner. Je suis distraite, préoccupée... Que tu es bizarre, avec ton fanatisme pour ce jeune vicomte de Joyeuse !

ARTHUR. – Joyeuse ?... Non... Saint-Mégrin.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ah ! oui,... c’est vrai ; mais que trouves-tu de si extraordinaire en ce jeune homme ? Moi, je cherche en vain.

ARTHUR. – Vous ne l’avez donc pas vu courir la bague avec le roi ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Si.

ARTHUR. – Et qui donc pourriez-vous lui comparer pour l’adresse ? S’il monte à cheval, c’est toujours le cheval le plus fougueux qui est

le sien ; s'il se bat moins souvent que les autres, c'est que l'on connaît sa force, et qu'on hésite à lui chercher querelle. Le roi seul, peut-être, pourrait se défendre contre lui. Tous nos jeunes seigneurs de la cour lui portent envie, et cependant la coupe de leur pourpoint et de leur manteau est toujours réglée sur celle des siens.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oui, oui, c'est vrai... Il est homme de bon goût ; mais madame de Cossé parlait de sa froideur pour les dames, et tu ne voudrais pas prendre pour modèle chevalier qui ne les aimât pas.

ARTHUR. – La dame de Sauve est là pour témoigner du contraire.

LA DUCHESSE DE GUISE, *vivement*. – La dame de Sauve !... On dit qu'il ne l'a jamais aimée.

ARTHUR. – S'il ne l'aime plus, il en aime certainement un autre.

LA DUCHESSE DE GUISE. – T'aurait-il choisi pour son confident ?... Il ne ferait pas preuve de prudence, en le prenant si jeune...

ARTHUR. – Si j'étais son confident, ma belle

cousine, on me tuerait plutôt que de m'arracher son secret... Mais il ne m'a rien confié... J'ai vu.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Tu as vu... quoi ?... qu'as-tu vu ?

ARTHUR. – Vous vous rappelez le jour où le roi invita toute la cour à visiter les lions qu'il avait fait venir de Tunis, et qu'on avait placés au Louvre avec ceux qu'il y nourrit déjà ?...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oh ! oui... Leur aspect seul m'a effrayée, quoique je les visse d'une galerie élevée de dix pieds au-dessus d'eux.

ARTHUR. – Eh bien, à peine en étions-nous sortis que leur gardien poussa un cri ; je rentrai : M. de Saint-Mégrin venait de s'élancer dans l'enceinte des animaux pour y ramasser un bouquet qu'y avait laissé tomber une dame...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Le malheureux ! ce bouquet était le mien.

ARTHUR. – Le vôtre, ma belle cousine ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ai-je dit le mien ?... Oui, le mien, ou celui de Madame de Sauve...

Vous savez qu'il a éperdument aimé madame de Sauve... Le fou !... Et que faisait-il de ce bouquet ?

ARTHUR. – Oh ! il l'appuyait avec passion sur sa bouche, il le pressait contre son coeur... Le gardien ouvrit une porte, et le fit sortir presque de force... Il riait comme un insensé, lui jetait de l'argent ; puis il m'aperçut, cacha le bouquet dans sa poitrine, s'élança sur un cheval qui l'attendait dans la cour du Louvre, et disparut.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Est-ce tout ?... est-ce tout ?... Oh ! encore, encore !... parle-moi encore de lui !

ARTHUR. – Et depuis, je l'ai vu, il...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Silence, enfant !... M. le duc... Reste près de moi, Arthur ; ne me quitte pas que je ne te l'ordonne...

SCÈNE IV

Les mêmes, le duc de Guise.

LE DUC DE GUISE. – Vous étiez levée, madame... Alliez-vous rentrer dans votre appartement ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Non, monsieur le duc, j'allais appeler mes femmes, pour ma toilette.

LE DUC DE GUISE. – Elle est inutile, madame : le bal n'a pas lieu, et vous devez en être contente, vous paraissiez n'y aller qu'à contre-cœur ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Je suivais vos ordres, et j'ai fait ce que j'ai pu pour que vous ne vissiez pas qu'ils m'étaient pénibles.

LE DUC DE GUISE. – Que voulez-vous !... J'ai compris que cette conclusion à laquelle vous vous condamnerez était ridicule à votre âge... et

qu'il fallait, de temps en temps, vous montrer à la cour ; certaines personnes, madame, pourraient y remarquer votre absence, et l'attribuer à des motifs... Mais il s'agit d'autre chose, madame... Arthur, laissez-moi...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Et pourquoi éloigner cet enfant, monsieur le duc ? est-ce donc un entretien secret que vous voudriez ?...

LE DUC DE GUISE. – Et pourquoi le retenir, madame ? Craindriez-vous de rester seule avec moi ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Moi, monsieur ! et pourquoi ?

LE DUC DE GUISE. – En ce cas, sortez, Arthur... Eh bien ?...

ARTHUR. – J'attends les ordres de ma maîtresse, monsieur le duc.

LE DUC DE GUISE. – Vous l'entendez, madame ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Arthur, éloignez-vous.

ARTHUR. – J'obéis. (*Il sort.*)

SCÈNE V

La duchesse de Guise, le duc de Guise.

LE DUC DE GUISE. – Vrai-Dieu ! madame, il est bizarre que les ordres donnés par ma bouche aient besoin d'être ratifiés par la vôtre...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ce jeune homme m'appartient, et il a cru devoir attendre de moi-même...

LE DUC DE GUISE. – Cette obstination n'est pas naturelle, madame ; on connaît Henri de Lorraine, et l'on sait qu'il a toujours chargé son poignard de réitérer un ordre de sa bouche.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Eh ! monsieur, quelle conséquence pouvez-vous tirer de plus ou moins d'obéissance de cet enfant ?

LE DUC DE GUISE. – Moi ? Aucune... Mais j'avais besoin de son absence pour vous exposer plus librement le motif qui m'amène... Voulez-

vous bien me servir de secrétaire ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Moi, monsieur ! Et pour écrire à qui ?

LE DUC DE GUISE. – Que vous importe ! c'est moi qui dicterai. (*En approchant une plume et du papier.*) Voilà ce qu'il vous faut.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Je crains de ne pouvoir former un seul mot ; ma main tremble ; ne pourriez-vous par une autre personne ?...

LE DUC DE GUISE. – Non, madame, il est indispensable que ce soit vous.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Mais, au moins, remettez à plus tard...

LE DUC DE GUISE. – Cela ne peut se remettre, madame ; d'ailleurs, il suffira que votre écriture soit lisible... Écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Je suis prête...

LE DUC DE GUISE, *dictant*. – « Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent cette nuit à l'hôtel de Guise ; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin ; vous pouvez, à l'aide d'un costume de ligueur, passer

sans être aperçu... L'appartement de madame la duchesse de Guise est au deuxième étage... »

LA DUCHESSE DE GUISE. – Je n'écrirai pas davantage, que je ne sache à qui est destiné ce billet...

LE DUC DE GUISE. – Vous le verrez, madame, en mettant l'adresse.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Elle ne peut être pour vous, monsieur ; et à tout autre, elle compromet mon honneur...

LE DUC DE GUISE. – Votre honneur... Vive-Dieu ! madame ; et qui doit en être plus jaloux que moi ?... Laissez-m'en juge, et suivez mon désir...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Votre désir ?... Je dois m'y refuser.

LE DUC DE GUISE. – Obéissez à mes ordres, alors...

LA DUCHESSE DE GUISE. – À vos ordres ?... Peut-être ai-je le droit d'en demander la cause...

LE DUC DE GUISE. – La cause, madame ? Tous ces retardements me prouvent que vous la

connaissez.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Moi ! et comment ?

LE DUC DE GUISE. – Peu importe !... écrivez...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Permettez que je me retire...

LE DUC DE GUISE. – Vous ne sortirez pas...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Vous n'obtiendrez rien de moi en me contraignant à rester.

LE DUC DE GUISE, *la forçant à s'asseoir*. – Peut-être, vous réfléchirez, madame : mes ordres, méprisés par vous, ne le sont point encore par tout le monde... et, d'un mot, je puis substituer à l'oratoire élégant de l'hôtel de Guise l'humble cellule d'un cloître.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Désignez-moi le couvent où je dois me retirer, monsieur le duc ; les biens que je vous ai apportés comme princesse de Porcian y payeront la dot de la duchesse de Guise.

LE DUC DE GUISE. – Oui, madame ; sans doute, vous jugez en vous-même que ce ne serait qu'une faible expiation. D'ailleurs, l'espoir vous

suivrait au delà de la grille ; il n'est point de murs si élevés qu'on ne puisse franchir, surtout si on y est aidé par un chevalier adroit, puissant et dévoué... Non, madame, non, je ne vous laisserai pas cette chance. Mais revenons à cette lettre ; il faut qu'elle s'achève.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Jamais, monsieur, jamais !

LE DUC DE GUISE. – Ne me poussez pas à bout, madame ; c'est déjà beaucoup que j'aie consenti à vous menacer deux fois.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Eh bien, je préfère une reclusion éternelle.

LE DUC DE GUISE. – Mort et damnation ! croyez-vous donc que je n'aie que ce moyen ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Et quel autre ?... (*Le duc verse le contenu d'un flacon dans une petite coupe.*) Ah ! vous ne voudriez pas m'assassiner... Que faites-vous, monsieur de Guise ? que faites-vous ?

LE DUC DE GUISE. – Rien... J'espère seulement que la vue de ce breuvage aura une

vertu que n'ont point mes paroles.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Eh quoi !... vous pourriez ?... Ah !

LE DUC DE GUISE. – Écrivez, madame, écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Non, non. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC DE GUISE, *saisissant la coupe*. – Eh bien ?...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Henri, au nom du ciel ! Je suis innocente, je vous le jure... Que la mort d'une femme faible ne souille pas votre nom. Henri, ce serait un crime affreux, car je ne suis pas coupable ; j'embrasse vos genoux ; que voulez-vous de plus ? Oui, oui, je crains la mort.

LE DUC DE GUISE. – Il y a moyen de vous y soustraire.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Il est plus affreux qu'elle encore... Mais non, tout cela n'est qu'un jeu pour m'épouvanter. Vous n'avez pas pu avoir, vous n'avez pas eu cette exécration idée.

LE DUC DE GUISE, *riant*. – Un jeu, madame !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Non... Votre sourire m'a tout dit... Laissez-moi un instant pour me recueillir.

(Elle abaisse la tête entre ses mains, et prie.)

LE DUC DE GUISE. – Un instant, madame, rien qu'un instant.

LA DUCHESSE DE GUISE, *après s'être recueillie.* – Et maintenant, ô mon Dieu ! aie pitié de moi !

LE DUC DE GUISE. – Êtes-vous décidée ?

LA DUCHESSE DE GUISE, *se relevant toute seule.* – Je le suis.

LE DUC DE GUISE. – À l'obéissance ?

LA DUCHESSE DE GUISE, *prenant la coupe.* – À la mort !

LE DUC DE GUISE, *lui arrachant la coupe et la jetant à terre.* – Vous l'aimiez bien, madame !... Elle a préféré... Malédiction ! malédiction sur vous et sur lui !... sur lui surtout qui est tant aimé ! Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Malheur ! malheur

à moi !

LE DUC DE GUISE. – Oui, malheur ! car il est plus facile à une femme d’expirer que de souffrir. (*Lui saisissant le bras avec son gant de fer.*) Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oh ! laissez-moi.

LE DUC DE GUISE. – Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE, *essayant de dégager son bras.* – Vous me faites mal, Henri.

LE DUC DE GUISE. – Écrivez, vous dis-je !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Vous me faites bien mal, Henri ; vous me faites horriblement mal... Grâce ! grâce ! ah !

LE DUC DE GUISE. – Écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Le puis-je ? Ma vue se trouble... Une sueur froide... Ô mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie, je vais mourir.

(*Elle s'évanouit.*)

LE DUC DE GUISE. – Eh ! non, madame.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Qu’exigez-vous de moi ?

LE DUC DE GUISE. – Que vous m’obéissiez.

LA DUCHESSE DE GUISE, *accablée*. – Oui ! oui ! j’obéis. Mon Dieu ! tu le sais, j’ai bravé la mort... la douleur seule m’a vaincue... elle a été au delà de mes forces. Tu l’as permis, ô mon Dieu ! le reste est entre tes mains.

LE DUC DE GUISE, *dictant*. – « L’appartement de madame la duchesse de Guise est au deuxième étage, et cette clef en ouvre la porte. » L’adresse maintenant.

(Pendant qu’il plie la lettre, madame de Guise relève sa manche, et l’on voit sur son bras des traces bleuâtres.)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Que dirait la noblesse de France, si elle savait que le duc de Guise a meurtri un bras de femme avec un gantelet de chevalier ?

LE DUC DE GUISE. – Le duc de Guise en rendra raison à quiconque viendra le lui demander. Achevez : « À Monsieur le comte de Saint-Mégrin. »

LA DUCHESSE DE GUISE. – C’était donc bien à

lui ?

LE DUC DE GUISE. – Ne l’aviez-vous pas deviné ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Monsieur le duc, ma conscience me permettait d’en douter, du moins.

LE DUC DE GUISE. – Assez, assez. Appelez un de vos pages, et remettez-lui cette lettre (*allant à la porte du salon et ôtant la clef.*) et cette clef.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ah ! monsieur de Guise ! puisse-t-on avoir plus pitié de vous que vous n’avez eu pitié de moi !

LE DUC DE GUISE. – Appelez un page.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Aucun n’est là...

LE DUC DE GUISE. – Arthur, votre page favori, ne doit pas être loin ; appelez-le, je vous l’ordonne ! appelez-le !... Mais, auparavant, madame, faites bien attention que je suis là, derrière cette portière... Un seul signe, un seul mot, cet enfant est mort... et c’est vous qui l’aurez tué... (*Il siffle.*) Songez-y, madame...

LA DUCHESSE, *appelant.* – Arthur !

SCÈNE VI

Les mêmes, Arthur.

ARTHUR. – Me voilà, madame ; Dieu !... grand Dieu ! que vous êtes pâle !...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Moi, pâle ? Non, non... tu te trompes... (*Lui tendant la lettre et la retirant.*) Ce n'est rien... Éloigne-toi, Arthur, éloigne-toi...

ARTHUR. – Moi, vous quitter, quand vous souffrez !... Voulez-vous que j'appelle vos femmes ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Garde-t'en bien, Arthur !... Prends cette lettre,... cette clef,... et va-t'en... Pars !... pars !...

ARTHUR, *lisant*. – « À Monsieur le comte de Saint-Mégrin... » Oh ! qu'il sera heureux, madame !... Je cours...

(Il sort.)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Heureux ?... Oh ! non... non, reviens !... reviens, Arthur !... Arthur !...

LE DUC DE GUISE, *lui mettant la main sur la bouche.* – Silence, madame !

LA DUCHESSE DE GUISE, *tombant dans ses bras.* – Ah !...

LE DUC DE GUISE, *l'emportant dans le salon, et refermant la porte avec une double clef.* – Et, maintenant, que cette porte ne se rouvre plus que pour lui !

Acte IV

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

Arthur, puis Saint-Mégrin.

ARTHUR. – Dans la salle du conseil, l'appartement de M. de Saint-Mégrin, à gauche... (*Saint-Mégrin sort de son appartement.*) Pour vous, comte.

SAINT-MÉGRIN. – Cette lettre et cette clef sont pour moi, dis-tu ? Oui... « À Monsieur le comte de Saint-Mégrin. » De qui les tiens-tu ?

ARTHUR. – Quoique vous ne les attendissiez de personne, ne pouviez-vous les espérer de quelqu'un ?

SAINT-MÉGRIN. – De quelqu'un ?... Comment ?... Et qui es-tu, toi-même ?

ARTHUR. – Êtes-vous si ignorant en blason, comte, que vous ne puissiez reconnaître les armes réunies de deux maisons souveraines ?...

SAINT-MÉGRIN. – La duchesse de Guise !...
(*Lui mettant la main sur la bouche.*) Tais-toi !...
Je sais tout... (*Il lit.*) Elle-même t'a remis cette
lettre ?...

ARTHUR. – Elle-même.

SAINT-MÉGRIN. – Elle-même !... Jeune
homme, ne cherche pas à m'abuser !... Je ne
connais pas son écriture... Avoue-le-moi, tu as
voulu me tromper...

ARTHUR. – Moi, vous tromper ?... Ah !...

SAINT-MÉGRIN. – Où t'a-t-elle remis cette
lettre ?

ARTHUR. – Dans son oratoire.

SAINT-MÉGRIN. – Elle était seule ?

ARTHUR. – Seule.

SAINT-MÉGRIN. – Et que paraissait-elle
éprouver ?

ARTHUR. – Je ne sais, mais elle était pâle, et
tremblante.

SAINT-MÉGRIN. – Dans son oratoire ! seule,
pâle et tremblante !... Tout cela devait être, et

cependant j'étais si loin de m'attendre... Non, c'est impossible. (*Il relit.*) « Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent cette nuit à l'hôtel de Guise ; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin. À l'aide d'un déguisement de ligueur, vous pouvez passer sans être aperçu. L'appartement de madame la duchesse de Guise est au deuxième étage, et cette clef en ouvre la porte. – À Monsieur le comte de Saint-Mégrin. » C'est bien à moi... pour moi ; ce n'est point un songe,... ma tête ne s'égaré pas... Cette clef,... ce papier,... ces lignes tracées, tout est réel !... il n'y a point là d'illusion... (*Il porte la lettre à ses lèvres.*) Je suis aimé !... aimé !...

ARTHUR. – À votre tour, comte, silence !...

SAINT-MÉGRIN. – Oui, tu as raison, silence ! et à toi aussi, jeune homme, silence !... Sois muet comme la tombe... Oublie ce que tu as fait, ce que tu as vu, ne te rappelle plus mon nom, ne te rappelle plus celui de ta maîtresse. Elle a montré de la prudence en te chargeant de ce message. Ce n'est point parmi les enfants qu'on doit craindre les délateurs.

ARTHUR. – Et moi, comte, je suis fier d’avoir un secret à nous deux.

SAINT-MÉGRIN. – Oui ;... mais un secret terrible ; un de ces secrets qui tuent. Ah ! fais en sorte que ta physionomie ne le trahisse pas, que tes yeux ne le révèlent jamais... Tu es jeune : conserve la gaieté et l’insouciance de ton âge. S’il arrive que nous nous rencontrions, passe sans me connaître, sans m’apercevoir ; si tu avais encore dans l’avenir quelque chose à m’apprendre, ne l’exprime point par des paroles, ne le confie pas au papier ; un signe, un regard me dira tout... Je devinerai le moindre de tes gestes ; je comprendrai ta plus secrète pensée. Je ne puis te récompenser du bonheur que je te dois... Mais, si jamais tu avais besoin de mon aide ou de mon secours, viens à moi, parle... et ce que tu demanderas, tu l’auras, sur mon âme, fût-ce mon sang. Sors, sors, maintenant, et garde que personne ne te voie... Adieu, adieu !

ARTHUR, *lui pressant la main.* – Adieu, comte, adieu !

SCÈNE II

Saint-Mégrin, puis Georges.

SAINT-MÉGRIN. – Va, jeune homme, et que le ciel veille sur toi ! Ah ! je suis aimé !... Mais il est dix heures ; j'ai à peine le temps de me procurer le costume à l'aide duquel... Georges ! Georges ! (*Son valet entre.*) Il me faut pour ce soir un costume de ligueur ; occupe-toi à l'instant de te le procurer. Que je le trouve ici quand j'en aurai besoin ; va. (*Georges sort.*) Mais qui vient ici ?... Ah ! c'est Côme Ruggieri.

SCÈNE III

Saint-Mégrin, Ruggieri.

SAINT-MÉGRIN. – Viens, oh ! viens, mon père, que je te remercie. Eh bien, toutes tes prédictions se sont réalisées. Je te rends grâce, car je suis heureux ; oh ! oui, oui, plus heureux que tu ne peux le croire... Tu ne me réponds pas, tu m'examines !

RUGGIERI, *le conduisant vers la lumière.* – Jeune homme, avance avec moi.

SAINT-MÉGRIN. – Oh ! que peux-tu lire sur mon front, si ce n'est un avenir d'amour et de bonheur ?

RUGGIERI. – La mort, peut-être.

SAINT-MÉGRIN. – Que dites-vous, mon père !...

RUGGIERI. – La mort !...

SAINT-MÉGRIN, *riant*. – Ah ! mon père, de grâce, laissez-moi vivre jusqu'à demain, c'est tout ce que je vous demande.

RUGGIERI. – Mon fils, souviens-toi de Dugast.

SAINT-MÉGRIN. – Dugast !... Il est vrai que je cours un danger ; demain, je me bats avec le duc de Guise.

RUGGIERI. – Demain ! à quelle heure ?

SAINT-MÉGRIN. – À dix heures.

RUGGIERI. – Ce n'est pas cela. Si demain, à dix heures, tu vois encore la lumière du ciel, compte alors sur des jours longs et heureux. (*Allant à la fenêtre.*) Vois-tu cette étoile ?

SAINT-MÉGRIN. – Qui brille près d'une autre plus brillante encore ?

RUGGIERI. – Oui ; et, à l'occident, distingues-tu ce nuage sombre qui n'est encore qu'un point dans l'immensité ?

SAINT-MÉGRIN. – Oui ; eh bien ?...

RUGGIERI. – Eh bien, dans une heure, cette étoile aura disparu sous ce nuage, et cette étoile,

c'est la tienne.

(Il sort.)

SCÈNE IV

Saint-Mégrin, puis Joyeuse.

SAINT-MÉGRIN. – Cette étoile, c'est la mienne ! Ruggieri, arrête !... Il ne m'entend pas ; il entre chez la reine mère. Cette étoile, c'est la mienne ; et ce nuage !... Vive-Dieu ! je suis bien insensé de croire aux paroles de ce visionnaire... Ces signes ne l'ont jamais trompé, dit-il. Dugast, Dugast ! et toi aussi, tu volais comme moi à un rendez-vous d'amour, lorsque tu es tombé assassiné ; et ton sang, en sortant de tes vingt-deux blessures, bouillait encore d'espérance et de bonheur. Ah ! si je dois mourir aussi, mon Dieu ! mon Dieu ! que je ne meure du moins qu'au retour !

(Entre Joyeuse.)

JOYEUSE. – Je te cherchais, Saint-Mégrin. Eh bien, que fais-tu là ? Est-ce que tu lis dans les

astres, toi ?

SAINT-MÉGRIN. – Moi ? Non.

JOYEUSE. – Je t'avais pris en entrant pour un astrologue. Quoi ! encore ? Mais qu'as-tu donc ?

SAINT-MÉGRIN. – Rien, rien : je regarde le ciel.

JOYEUSE. – Il est superbe ! les étoiles étincellent.

SAINT-MÉGRIN, *avec mélancolie*. – Joyeuse, crois-tu qu'après notre mort, notre âme doive habiter un des ces globes brillants, sur lesquels notre vue s'est arrêtée tant de fois pendant notre vie ?

JOYEUSE. – Ces pensées ne me sont jamais venues, sur mon âme ; elles sont trop tristes... Tu connais ma devise : *Hilariter*, joyeusement !... voilà pour ce monde... Quant à l'autre, peu m'importe ce qu'il sera, pourvu que je m'y trouve bien.

SAINT-MÉGRIN, *sans l'écouter*. – Crois-tu que, là, nous serons réunis aux personnes que nous avons aimées ici-bas ?... Dis ; crois-tu que

l'éternité puisse être le bonheur ?...

JOYEUSE. – Vrai-Dieu ! tu deviens fou, Saint-Mégrin ; quel diable de langage me parles-tu là ? Arrange-toi de manière que, demain, à pareille heure, M. de Guise puisse t'en donner des nouvelles sûres, et ne me demande pas cela, à moi. J'ai déjà le cou tout disloqué d'avoir regardé en l'air.

SAINT-MÉGRIN. – Tu as raison ; oui, je suis un insensé...

JOYEUSE. – Voici le roi... Voyons, éloigne cet air soucieux. On dirait, sur mon âme, que ce duel t'inquiète. Est-ce que tu serais fâché ?...

SAINT-MÉGRIN. – Moi, fâché ?... Vrai-Dieu ! s'il me tue, Joyeuse, ce ne sera pas ma vie que je regretterai, ce sera de lui laisser la sienne.

SCÈNE V

Les mêmes, Henri, d'Épernon, Saint-Luc, Bussy, du Halde, plusieurs pages et seigneurs ; puis Catherine de Médicis.

HENRI. – Soyez tranquilles, messieurs, soyez tranquilles : toutes nos mesures sont prises. Seigneur de Bussy, nous vous rendons notre amitié, en récompense de la manière dont vous avez secondé notre brave sujet le comte de Saint-Mégrin.

BUSSY D'AMBOISE. – Sire !

HENRI, à *Saint-Mégrin*. – Te voilà, mon digne ami ; pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? Messieurs, ma mère assistera à la séance ; prévenez-la qu'elle va s'ouvrir. Ah ! auparavant, sur la première marche, placez un tabouret pour M. le comte de Saint-Mégrin. (*À Saint-Mégrin.*) J'ai à te parler... Par la mort-Dieu ! nous voilà

tous rassemblés, messieurs ; il ne nous manque plus que notre beau cousin de Guise...

CATHERINE, *entrant*. – Il ne se fera pas attendre, mon fils ; j'ai aperçu ses pages dans l'antichambre.

HENRI. – Ils seront les bienvenus, ma mère. Messieurs, prenez vos places. D'Épernon, la tienne est devant cette table ; c'est toi qui seras notre secrétaire, en l'absence de Morvilliers...

CATHERINE. – Surtout, sire...

HENRI. – Soyez tranquille, ma mère, soyez tranquille, vous avez ma parole.

SCÈNE VI

Les mêmes, le duc de Guise.

HENRI. – Entrez, mon beau cousin, entrez. Nous avons songé d'abord à faire dresser, nous-même, l'acte de reconnaissance que nous avons promis ; mais nous avons pensé, depuis, que celui que M. d'Humières a fait signer aux nobles de Péronne et de la Picardie serait ce qu'il y aurait de mieux. Quant à celui de nomination du chef, un article au bas du premier suffira, et déjà vous avez sans doute quelques idées pour sa rédaction ?

LE DUC DE GUISE. – Oui, sire, je m'en suis occupé. J'ai voulu épargner à Votre Majesté la peine... l'ennui...

HENRI. – Vous êtes bien aimable, mon cousin ; veuillez donner cet acte à M. le baron d'Épernon : lisez-le-nous à haute et intelligible

voix, baron. Or, écoutez, messieurs.

D'ÉPERNON, *lisant*. – « Association faite entre les princes, seigneurs, gentilshommes et autres, tant de l'état ecclésiastique que de la noblesse de Picardie. Premièrement... »

HENRI. – Attends, d'Épernon. Messieurs, nous connaissons tous cet acte, dont je vous ai montré copie ; il est donc inutile de lire les dix-huit articles dont il se compose : passez à la fin ; et vous, monsieur le duc, approchez et dictez vous-même. Réfléchissez qu'il s'agit de nommer un chef à une grande association ! Il faut donc que ce chef ait de grands pouvoirs... Enfin, mon beau cousin, faites comme pour vous.

LE DUC DE GUISE. – Je vous remercie de votre confiance, sire, vous serez content.

SAINT-MÉGRIN. – Que faites-vous, sire ?...

HENRI. – Laisse-moi.

LE DUC DE GUISE, dictant. – « 1° L'homme que Sa Majesté honorera de son choix devra être issu d'une maison souveraine, digne de l'amour et de la confiance des Français par sa conduite

passée et sa foi à la religion catholique. 2° Le titre de lieutenant général du royaume de France lui sera octroyé, et les troupes seront mises à sa disposition. 3° Comme ses actions auront pour but le plus grand bien de la cause, il ne devra en rendre compte qu'à Dieu et à sa conscience. »

HENRI. – Très bien.

SAINT-MÉGRIN. – Bien !... Et vous pouvez approuver de semblables conditions, sire !... Revêtir un homme d'une pareille puissance !

HENRI. – Silence !

JOYEUSE. – Mais, sire...

HENRI. – Silence, messieurs ! nous désirons, entendez-vous, nous désirons positivement que, quel que soit le choix que nous allons faire, il vous soit agréable. Mon cousin, donnez-leur donc, en bon et loyal sujet, un exemple de soumission. Vous êtes le premier de mon royaume après moi, mon beau cousin, et dans ce cas surtout, vous êtes intéressé à ce qu'on m'obéisse...

LE DUC DE GUISE. – Sire, je reconnais

d'avance pour chef de la Sainte-Union celui que vous allez désigner, et je regarderai comme rebelle quiconque osera braver ses ordres.

HENRI. – C'est bien, monsieur le duc. Écris, d'Épernon. (*Se levant devant son trône.*) « Nous, Henri de Valois, par la grâce de Dieu, roi de France et de Pologne, approuvons, par le présent acte rédigé par notre féal et aimé cousin Henri de Lorraine, duc de Guise, l'association connue sous le nom de la Sainte-Union... et, de notre autorité, nous nous en déclarons le chef. »

LE DUC DE GUISE. – Comment !...

HENRI. – « En foi de quoi, nous l'avons fait revêtir de notre sceau royal (*descendant du trône et prenant la plume*), et l'avons signé de notre main. Henri de Valois. » (*Passant la plume au duc de Guise.*) À vous, mon cousin ; à vous qui êtes le premier du royaume, après moi... Eh bien, vous hésitez ? Croyez-vous que le nom de Henri de Valois et les trois fleurs de lis de France ne figurent pas aussi dignement au bas de cet acte que le nom de Henri de Guise et les trois merlettes de Lorraine ? Par la mort-Dieu ! vous

vouliez un homme que possédât l'amour des Français... Est-ce que nous ne sommes pas aimé, monsieur le duc ? Répondez d'après votre coeur. Vous vouliez un homme d'une haute noblesse ; je me crois aussi bon gentilhomme que qui que ce soit ici. Signez donc, monsieur le duc, signez ; car vous avez dit vous-même que quiconque ne signerait pas, serait un rebelle.

LE DUC DE GUISE, à *Catherine*, à part. – Ô Catherine, Catherine !

HENRI, *indiquant la place où Guise doit signer*. – Là, monsieur le duc, au-dessous de moi.

JOYEUSE. – Vive-Dieu ! je ne m'attendais pas à celle-là. (*Tendant la main pour prendre la plume.*) Après vous, monsieur de Guise.

HENRI. – Oui, messieurs, signez, signez tous. D'Épernon, tu veilleras à ce que des copies de cet acte soient envoyées dans toutes les provinces de notre royaume.

D'ÉPERNON. – Oui, sire.

SAINT-PAUL, à *demi-voix*, au duc de Guise. – Nous n'avons pas été heureux, monsieur le duc,

dans notre première entreprise.

LE DUC DE GUISE, *de même, à Saint-Paul.* – La fortune nous doit un dédommagement ; la seconde réussira. Mayenne est arrivé. Vous prendrez ses ordres.

HENRI. – Messieurs, nous vous demandons bien pardon de cette longue séance ; cela n'a pas été tout à fait aussi amusant qu'un bal masqué ; mais prenez-vous-en à notre beau cousin de Guise ; c'est lui qui nous y a forcé. Adieu, monsieur le duc, adieu. Veillez toujours sur les besoins de l'État, en bon et fidèle sujet, comme vous venez de le faire, et n'oubliez pas que quiconque n'obéira pas au chef que j'ai nommé sera déclaré coupable de haute trahison. Sur ce, je vous abandonne à la garde de Dieu, messieurs. Reste, Saint-Mégrin... Êtes-vous contente de moi, ma mère ?

CATHERINE. – Oui, mon fils ; mais n'oubliez pas que c'est moi...

HENRI. – Non, non, ma mère ; d'ailleurs, vous vous chargeriez de m'en faire souvenir,... n'est-ce pas ?

SAINT-MÉGRIN, *à part.* – Elle m’attend, et le
roi m’a dit de rester.

(Tous sortent.)

SCÈNE VII

Henri, Saint-Mégrin.

HENRI. – Eh bien, Saint-Mégrin, j'ai profité, je l'espère, de tes conseils ; j'ai détrôné mon cousin de Guise, et me voilà roi des ligueurs, à sa place.

SAINT-MÉGRIN. – Puissiez-vous ne pas vous en repentir, sire ! mais cette idée n'est pas de vous. J'y ai reconnu...

HENRI. – Eh bien, quoi ?... Parle...

SAINT-MÉGRIN. – La politique cauteleuse de votre mère... Elle croit avoir tout gagné, lorsqu'elle a gagné du temps. Je me doutais qu'elle machinait quelque chose contre le duc de Guise... Je l'avais entendue, en lui parlant, l'appeler son ami. Quant à vous, sire, c'est à regret que je vous ai vu signer cet acte. Vous étiez roi, vous n'êtes plus qu'un chef de parti.

HENRI. – Et que fallait-il donc faire ?

SAINT-MÉGRIN. – Repousser la politique florentine, et agir franchement.

HENRI. – De quelle manière ?

SAINT-MÉGRIN. – En roi... Vive-Dieu ! les preuves de la rebellion de M. le duc de Guise ne vous auraient pas manqué.

HENRI. – Je les avais.

SAINT-MÉGRIN. – Il fallait donc vous en servir et le faire juger.

HENRI. – Les parlements sont pour lui.

SAINT-MÉGRIN. – Il fallait imposer aux parlements la puissance de votre volonté. La Bastille a de bonnes murailles, de larges fossés, un gouverneur fidèle ; et M. de Guise, en s'y rendant, n'aurait eu qu'à suivre les traces des maréchaux de Montmorency et de Cossé.

HENRI. – Mon ami, il n'y a pas de murailles assez solides pour enfermer un tel prisonnier... Je ne connais qu'un cercueil de plomb et un tombeau de marbre qui puissent m'en répondre... Mets-le seulement en état d'y entrer, Saint-

Mégrin,... et je me charge de faire fondre l'un et d'élever l'autre.

SAINT-MÉGRIN. – Et, cela étant, sire, il sera puni, il est vrai, mais non pas comme il l'aura mérité.

HENRI. – Peu m'importe la différence des moyens, quand le résultat est le même... J'espère, Saint-Mégrin, que tu n'as rien négligé pour te préparer à ce combat.

SAINT-MÉGRIN. – Non sire ; mais je n'ai pas encore eu le temps d'accomplir mes devoirs religieux.

HENRI. – Comment, tu n'en as pas eu le temps ?... As-tu donc oublié le duel de Jarnac et de la Chataigneraie ?... Il avait été fixé à quinze jours de celui du défi... Eh bien, ces quinze jours, Jarnac les a passés en prières, tandis que Chataigneraie courait de plaisirs en plaisirs, sans penser autrement à Dieu... Aussi, Dieu l'a puni, Saint-Mégrin.

SAINT-MÉGRIN. – Sire, mon intention est d'accomplir tous mes devoirs de chrétien ; mais,

auparavant, il en est d'autres qui m'appellent...
Permettez...

HENRI. – Comment, d'autres ?

SAINT-MÉGRIN. – Sire, ma vie est entre les mains de Dieu... et, s'il a décidé ma mort, sa volonté soit faite !

HENRI. – Eh !... que dites-vous là... Votre existence vous appartient-elle, monsieur, pour en faire si peu de cas ?... Non, par la mort-Dieu ! elle est à nous qui sommes votre roi et votre ami. Quand il s'agira de vos affaires, vous vous laisserez tuer, si tel est votre bon plaisir ; mais, quand il s'agira des nôtres, monsieur le comte, nous vous prions d'y regarder à deux fois.

SAINT-MÉGRIN. – Vrai-Dieu ! sire, je ferai de mon mieux ; soyez tranquille.

HENRI. – Tu feras de ton mieux ?... Ce n'est point assez : fais-lui jurer qu'il n'a ni plastron, ni talisman, ni armes cachées ; et, quand il l'aura fait, alors rappelle toute ta force, tout ton courage ; pousse vivement à lui.

SAINT-MÉGRIN. – Oui, sire.

HENRI. – Une fois délivré de lui, vois-tu, nous ne sommes plus deux en France, je suis vraiment roi,... vraiment libre... Ma mère va être fière du conseil qu'elle m'a donné ; car, tu avais raison, il vient d'elle, et il faudra que je le paye en obéissance...

SAINT-MÉGRIN. – Sire, Dieu et mon épée me seront en aide.

HENRI. – Ton épée, je veux en juger par moi-même... (*Il appelle.*) Du Halde ! apporte des épées émoussées.

SAINT-MÉGRIN. – Sire, est-ce à une pareille heure, quand Votre Majesté doit avoir besoin de repos ?...

HENRI. – Du repos !... du repos !... Ils sont tous à me parler de repos !... Crois-tu qu'il dorme, lui ?... ou, s'il dort, que rêve-t-il ? Qu'il commande insolemment sur le trône de France, et que moi... moi, son roi... je prie humblement dans un cloître... Un roi ne dort pas, Saint-Mégrin. (*Appelant.*) Du Halde ! donne-nous ces épées.

SAINT-MÉGRIN. – L'heure s'envole ; elle

m'attend. (*Haut.*) Sire, il m'est impossible ; vous m'avez rappelé des devoirs sacrés, il faut que je les accomplisse.

HENRI. – Eh bien, écoute, demain... (*L'heure sonne.*) Attends, c'est minuit je crois ?

SAINT-MÉGRIN. – Oui, sire, c'est minuit.

HENRI. – Chaque fois que sonne cette heure, je prie Dieu de bénir le jour où je vais entrer... Il faut que je te quitte ; mais viens me trouver demain avant le combat. Du Halde, porte ces épées dans ma chambre.

SAINT-MÉGRIN. – J'irai, sire, j'irai.

HENRI. – Bien, je compte sur toi.

SAINT-MÉGRIN. – Maintenant, je puis me retirer. Votre Majesté est satisfaite.

HENRI. – Oui, le roi est si content, que l'ami veut faire quelque chose pour toi... Tiens, voici un talisman sur lequel Ruggieri a prononcé des charmes ; celui qui le porte ne peut mourir, ni par le fer, ni par le feu. Je te le prête ; tu me le rendras, au moins, après le combat ?

SAINT-MÉGRIN. – Oui, sire...

HENRI. – Adieu, Saint-Mégrin.

SAINT-MÉGRIN. – Adieu, sire, adieu !...

(Le roi sort.)

SCÈNE VIII

Saint-Mégrin, Georges.

SAINT-MÉGRIN. – Je suis seul, enfin. (*Appelant.*) Georges !... Ah ! te voilà... Mon costume... Bien... Aide-moi !... Aide-moi !...

GEORGES. – Vous allez sortir... Voulez-vous que je fasse venir une chaise à porteurs ?

SAINT-MÉGRIN. – Non...

GEORGES. – Le temps est à l'orage.

SAINT-MÉGRIN. – Oui. (*Allant à la fenêtre, avec un rire convulsif.*) Il n'y aura bientôt plus une étoile au ciel...

GEORGES. – Et vous allez sortir à pied ?

SAINT-MÉGRIN. – Oui, à pied...

GEORGES. – Sans armes ?...

SAINT-MÉGRIN. – J'ai mon épée et mon

poignard, cela suffit... Cependant, donne-moi l'épée de Schomberg ; elle est plus forte. (*À part.*) Je vais la voir ; encore un instant et je suis à ses pieds.

GEORGES. – La voici... Voulez-vous que je vous accompagne ?

SAINT-MÉGRIN. – Non. Il faut que je sorte seul.

GEORGES. – À minuit passé !... que dirait votre mère si elle savait ?

SAINT-MÉGRIN. – Ma mère !... oui, oui, tu as raison... L'orage s'étend... Ma pauvre mère !... je voudrais bien la revoir,... ne fût-ce qu'un instant. Écoute : tu lui donneras cette chaîne (*coupant une boucle de ses cheveux avec son poignard*), ces cheveux, demain, si tu ne me vois pas, entends-tu ?

GEORGES. – Et pourquoi, pourquoi ?...

SAINT-MÉGRIN. – Tu ne sais pas, tu ne sais pas... Donne-moi mon manteau...

GEORGES. – Mon maître,... mon jeune maître,... ne sortez pas, au nom du ciel !... la nuit

sera terrible.

SAINT-MÉGRIN. – Oui, peut-être terrible... (*À part.*) N'importe, il le faut, elle m'attend ; j'ai tardé beaucoup... Malédiction ! s'il était trop tard...

GEORGES. – Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

SAINT-MÉGRIN, *avec colère.* – Reste, je te l'ordonne.

GEORGES. – Mon maître !

SAINT-MÉGRIN, *lui tendant la main.* – Non ! embrasse-moi... Adieu... N'oublie pas ma mère.

Acte V

*Le salon dans lequel la duchesse de
Guise est enfermée.*

SCÈNE PREMIÈRE

La duchesse de Guise, seule.

*Elle a encore sur la tête les fleurs dont elle
était parée au troisième acte ; elle écoute
sonner l'heure.*

LA DUCHESSE DE GUISE. – Minuit et demi...
Avec quelle lenteur l'heure se traîne... Oh ! s'il
pouvait m'aimer assez peu pour ne pas venir...
Jusqu'à une heure du matin, les portes de l'hôtel
resteront ouvertes ; déjà j'y ai vu entrer les
ligueurs qui doivent s'y réunir. Sans doute, il
n'était pas avec eux. Encore une demi-heure
d'angoisses et de tourments... et, depuis deux
heures que je suis enfermée dans cette chambre,
je n'ai fait qu'écouter si je n'entendais point le
bruit de ses pas. J'ai voulu prier ;... prier !...
(*Écoutant en se rapprochant de la porte.*) Ah !
mon Dieu ! Non... non... ce n'est pas encore lui...

(*Allant à la fenêtre.*) Si cette nuit était moins sombre, je pourrais l'apercevoir, et, par quelque signe, peut-être, l'avertir du danger ; mais nul espoir !... La porte de l'hôtel se referme !... il est sauvé ! pour cette nuit du moins... Quelque obstacle l'aura arrêté loin de moi. Arthur n'aura pu le trouver ; et peut-être, demain, sera-t-il quelque moyen de lui faire connaître le piège où on voulait l'attirer. Oh ! oui, j'en trouverai... je... (*Écoutant.*) J'ai cru entendre. (*S'approchant de la porte.*) Des pas, encore ! Sont-ce ceux de M. de Guise ?... Non, non,... On monte ; on s'arrête. Ah ! on se rapproche... On vient ! (*Avec effroi.*) N'entrez pas ! n'entrez pas ! fuyez ! Fuir, et comment ? C'était derrière lui que la porte s'était refermée. Ah ! mon Dieu ! plus d'espoir !

(*La porte s'ouvre ; elle recule à mesure que Saint-Mégrin s'avance.*)

SCÈNE II

La duchesse de Guise, Saint-Mégrin.

SAINT-MÉGRIN. – Je ne m'étais donc pas trompé ; c'était votre voix que j'avais entendue ; elle m'a guidé !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ma voix ! ma voix ! elle vous disait de fuir.

SAINT-MÉGRIN. – Que j'étais insensé ! je ne pouvais croire à tant de bonheur !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Cette porte est encore ouverte ! fuyez, monsieur le comte, fuyez !

SAINT-MÉGRIN. – Ouverte ! oui... Imprudent que je suis !

(Il la referme.)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Monsieur le comte, écoutez-moi !

SAINT-MÉGRIN. – Oh ! oui, oui ! parle ! j'ai besoin de t'entendre, pour croire à ma félicité.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Fuyez, fuyez ! la mort est là !... des assassins !

SAINT-MÉGRIN. – Que dites-vous ! quels sont ces mots de mort et d'assassins ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oh ! écoutez-moi,... écoutez-moi... Au nom du ciel ! sortez de ce délire insensé... Il y va de la vie, vous dis-je ! ils vous ont attiré dans un piège infernal ; ils veulent vous assassiner.

SAINT-MÉGRIN. – M'assassiner ! cette lettre n'était donc pas de vous ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Elle était de moi ; mais la violence, la torture... Voyez ! (*Elle lui montre son bras.*) Voyez...

SAINT-MÉGRIN. – Ah !

LA DUCHESSE DE GUISE. – C'est moi qui ai écrit ce billet ;... mais c'est le duc qui l'a dicté.

SAINT-MÉGRIN, *le déchirant*. – Le duc ! et j'ai pu croire ?... Non, non, je ne l'ai pas cru un seul instant. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! elle

ne m'aime pas !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Maintenant que vous savez tout, fuyez, fuyez ! je vous l'ai dit, il y va de la vie.

SAINT-MÉGRIN. – Elle ne m'aime pas...

(Il met sa main dans sa poitrine, et la meurtrit.)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ô mon Dieu ! mon Dieu !

SAINT-MÉGRIN, *riant*. – C'est ma vie, dites-vous, qu'ils veulent ? Eh bien, je vais la leur porter, mais sans rien conserver de vous ! tenez, voilà ce bouquet, que mon existence a failli payer. D'un mot, vous m'avez détaché de la vie, comme ces fleurs de leur tige... Adieu ! adieu ! pour jamais ! *(Il veut rouvrir la porte.)* Cette porte est refermée.

LA DUCHESSE DE GUISE. – C'est lui ! il sait déjà que vous êtes ici.

SAINT-MÉGRIN. – Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! Henri ! n'auras-tu de courage que pour meurtrir les bras d'une femme ?... Ah ! viens !

viens !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ne l'appellez pas ! ne l'appellez pas ! il doit venir !...

SAINT-MÉGRIN. – Que vous importe ? je vous suis indifférent. Ah ! la pitié ! oui...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Mais, si vous m'aidiez, peut-être pourriez-vous fuir.

SAINT-MÉGRIN. – Moi, fuir ! et pourquoi ? ma mort et ma vie ne sont-elles pas des événements également étrangers dans votre existence ?... Fuir ! et fuirais-je aussi votre indifférence, votre haine peut-être ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Mon indifférence ! ma haine ! ah ! plutôt au ciel !...

SAINT-MÉGRIN. – Plût au ciel ! dis-tu ? Un mot, un mot encore, et je t'obéirai aveuglement... Dis ; ma mort doit-elle être pour toi plus affreuse que l'assassinat d'un homme ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Grand Dieu ! il le demande... Oh ! oui, oui.

SAINT-MÉGRIN. – Tu ne me trompes pas ! je te rends grâce ! Tu parlais de fuir ! de moyens !

Quels sont-ils ? Fuir, moi, fuir devant le duc de Guise ?... Jamais !...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ce n'est pas devant le duc de Guise que vous fuiriez, c'est devant des assassins. Retenu dans une autre partie de l'hôtel, par cette réunion de ligueurs, il a voulu s'assurer qu'une fois ici, vous ne sauriez lui échapper. Si nous pouvions seulement fermer cette porte, nous aurions encore quelques instants ; mais la barre en a été enlevée ; une seconde clef est entre ses mains (*cherchant*), et l'autre...

SAINT-MÉGRIN. – N'est-ce que cela ? Attendez. (*Il brise la pointe de son poignard dans la serrure.*) Maintenant, cette porte ne s'ouvrira plus qu'on ne l'enfonce.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Bien ! bien ! cherchons un moyen, une issue... Mes idées se heurtent ! ma tête se brise !...

SAINT-MÉGRIN, *s'élançant vers la fenêtre.* – Cette fenêtre...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Gardez-vous-en bien ! vous vous tueriez !

SAINT-MÉGRIN. – Me tuer sans vengeance !
Vous avez raison ; je les attendrai.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ô mon Dieu ! mon Dieu ! secourez-nous ! Oh ! toutes les mesures de vengeance ne sont que trop bien prises... Et c'est moi, moi qui n'ai pas pu souffrir... (*Tombant à genoux.*) Comte, au nom du ciel ! votre pardon (*se relevant*), ou plutôt, non, non, ne me pardonnez pas... et, si vous mourez, je mourrai avec vous.

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SAINT-MÉGRIN, *à ses pieds*. – Eh bien, rends-moi donc la mort plus douce. Dis, dis-moi que tu m'aimes... C'est un pied dans la tombe que je t'en conjure. Je ne suis plus pour toi qu'un mourant. Les préjugés du monde disparaissent, les liens de la société se brisent devant l'agonie. Entoure mes derniers moments des félicités du ciel... Ah ! dis, dis-moi que je suis aimé.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Eh bien, oui, je vous aime ! et depuis longtemps. Que de combats je me suis livrés pour fuir vos yeux, pour m'éloigner de votre voix ! Vos regards, vos

paroles me poursuivaient partout. Non ! pour nous, la société n'a plus de liens, le monde n'a plus de préjugés... Écoute-moi donc : oui, oui, je t'aime... Ici, dans cette même chambre, que de fois j'ai fui un monde que ton absence dépeuplait pour moi ! que de fois je suis venue m'isoler avec mon amour et mes pleurs ! Et, alors, je revoyais tes yeux, j'entendais encore tes paroles, et je te répondais. Eh bien, ces moments, ils ont été les plus doux de ma vie.

SAINT-MÉGRIN. – Oh ! assez ! assez ! tu ne veux donc pas que je puisse mourir ?... Malédiction !... Là, toutes les félicités de la terre, et là, la mort, l'enfer... Oh ! tais-toi, ne me dis plus que tu m'aimes... Avec ta haine, j'aurais bravé leurs poignards ; et, maintenant, ah ! je crois que j'ai peur ! Tais-toi ! tais-toi !

LA DUCHESSE DE GUISE. – Saint-Mégrin, oh ! ne me maudis pas.

SAINT-MÉGRIN. – Si, si, je te maudis, pour ton amour qui me fait entrevoir le ciel et mourir !... mourir, jeune, aimé de toi ! Est-ce que je puis mourir ?... Non, non ; redis-moi que tout cela

n'était qu'illusion et mensonge !

(On entend du bruit.)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Écoutez !... Ah ! ce sont eux !

SAINT-MÉGRIN. – Ce sont eux. *(Tirant son épée et s'appuyant dessus avec calme.)* Éloigne-toi ; tu m'as vu faible, insensé ; en face de la mort, je redeviens un homme... Éloigne-toi !

LA DUCHESSE DE GUISE, *après un moment de réflexion.* – Saint-Mégrin ! écoutez,... écoutez. Cette fenêtre, oui, oui ! je m'en souviens... Il y a un balcon au premier étage ; si vous l'atteignez une fois,... une ceinture,... une corde ; vous pouvez descendre jusque-là, et alors vous êtes sauvé. *(Cherchant.)* Mon Dieu ! rien, rien.

SAINT-MÉGRIN. – Calme-toi ! calme-toi ! *(Allant à la fenêtre.)* Si je pouvais seulement distinguer ce balcon !... mais rien qu'un gouffre.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Écoute... On entend du bruit dans la rue. *(Se précipitant vers la fenêtre.)* Qui que vous soyez, au secours ! au secours !

SAINT-MÉGRIN, *l'arrachant de la fenêtre.* – Que fais-tu ? veux-tu les avertir ? (*Un paquet de cordes tombe dans la chambre.*) Qu'est cela ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ah ! vous êtes sauvé ! (*Elle prend la corde.*) D'où cela vient-il ? Un billet. (*Elle lit.*) « Quelques mots que j'ai entendus m'ont tout appris. Je n'ai que ce moyen de vous sauver et je l'emploie. ARTHUR. » Arthur ! Ô cher enfant ! (*À Saint-Mégrin.*) C'est Arthur ; fuyez, fuyez vite !

SAINT-MÉGRIN, *attachant la corde.* – En aurai-je le temps ? Cette porte (*on l'agite violemment*), cette porte...

LA DUCHESSE DE GUISE. – Attendez.

(*Elle passe son bras entre les deux anneaux de fer.*)

SAINT-MÉGRIN. – Ah ! Dieu ! que faites-vous ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Laisse ! Laisse ! c'est le bras qu'il a déjà meurtri.

SAINT-MÉGRIN. – J'aime mieux mourir.

LE DUC DE GUISE, *ébranlant la porte.* –

Ouvrez, madame, ouvrez.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Fuyez, fuyez ! En fuyant, vous sauvez ma vie ; si vous restez, je jure de mourir avec vous, et je mourrai déshonorée... Fuyez, fuyez !

SAINT-MÉGRIN. – Tu m’aimeras toujours ?

LA DUCHESSE DE GUISE. – Oui, oui.

LE DUC DE GUISE, *en dehors*. – Des leviers, des haches,... que j’enfonce cette porte.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Pars donc ! oui... oui... adieu !

SAINT-MÉGRIN. – Adieu !... Vengeance !

(Il met son épée entre ses dents et descend par la fenêtre.)

LA DUCHESSE DE GUISE. – Mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie, il est sauvé. *(Un moment de silence ; puis tout à coup des cris, un cliquetis d’armes.)* Ah ! *(Elle quitte la porte, court à la fenêtre.)* Arthur ! Saint-Mégrin !

(Elle pousse un second cri, et revient tomber au milieu de la scène.)

SCÈNE III

La duchesse de Guise, presque évanouie ; le duc de Guise, suivi de Saint-Paul, et de plusieurs hommes.

LE DUC DE GUISE, *après un coup d'oeil rapide.* – Il sera descendu par cette fenêtre... Mais Mayenne était dans la rue avec vingt hommes, et le bruit des armes... Va, Saint-Paul ; vous, suivez-le. Va, et tu me diras si tout est fini. (*Heurtant du pied la duchesse.*) Ah ! c'est vous, madame. Eh bien, je vous ai ménagé un tête-à-tête.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Monsieur le duc, vous l'avez fait assassiner !

LE DUC DE GUISE. – Laissez-moi, madame ; laissez-moi.

LA DUCHESSE DE GUISE, *à genoux, le prenant à bras-le-corps.* – Non, je m'attache à vous.

LE DUC DE GUISE. – Laissez-moi, vous dis-je !... ou bien, oui, oui. Venez ! à la lueur des torches, vous pourrez le revoir encore une fois. (*Il la traîne jusqu'à la fenêtre.*) Eh bien, Saint-Paul ?

SAINT-PAUL, *dans la rue.* – Attendez ; il n'est pas tombé seul. Ah ! ah !

LE DUC DE GUISE. – Est-ce lui ?

SAINT-PAUL. – Non, c'est le petit page.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Arthur ! Ah ! pauvre enfant !

LE DUC DE GUISE. – L'auraient-ils laissé fuir ?... Les misérables !...

LA DUCHESSE DE GUISE, *avec espoir.* – Oh !...

SAINT-PAUL. – Le voici.

LE DUC DE GUISE. – Mort ?

SAINT-PAUL. – Non, couvert de blessures, mais respirant encore.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Il respire ! On peut le sauver. Monsieur le duc, au nom du ciel...

SAINT-PAUL. – Il faut qu'il ait quelque talisman contre le fer et contre le feu...

LE DUC DE GUISE, *jetant par la croisée le mouchoir de la duchesse de Guise.* – Eh bien, serre-lui la gorge avec ce mouchoir ; la mort lui sera plus douce ; il est aux armes de la duchesse de Guise.

LA DUCHESSE DE GUISE. – Ah !

(Elle tombe.)

LE DUC DE GUISE, *après avoir regardé un instant dans la rue.* – Bien ! et maintenant que nous avons fini avec le valet, occupons-nous du maître.

Annexe

Dans ses *Mémoires*, Alexandre Dumas raconte comment il avait trouvé le sujet d'*Henri III et sa cour*. Voici des extraits des *Mémoires*, reproduites dans *Alexandre Dumas : Drames romantiques*, Omnibus, 2002.

Genèse et représentation d'*Henri III et sa cour*

[...] Que m'arrivait-il, à moi, pendant ce temps-là ?...

Un de ces hasards comme il n'en arrive qu'aux prédestinés me donnait le sujet d'*Henri III*, comme un autre hasard m'avait donné celui de *Christine*.

La seule armoire que j'eusse dans mon bureau – bureau si ardemment convoité, on s'en souvient –, était commune à Féresse et à moi ; j'y mettais mon papier ; il y mettait ses bouteilles. Un jour, soit pour me faire une niche, soit pour constater la supériorité de ses droits sur les miens, il emporta la clef de cette armoire, en allant faire une course. J'usai en son absence le reste du papier qui se trouvait dans mon bureau, et, comme j'avais encore trois ou quatre rapports à expédier, je montai à la comptabilité pour en prendre quelques feuilles.

Un volume d'Anquetil se trouvait égaré sur un bureau ; il était tout ouvert ; j'y jetai machinalement les yeux, et je lus, à la page 95, les lignes suivantes :

« Quoique attaché au roi, et par état ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse Catherine de Clèves et l'on dit qu'il en était aimé. L'auteur de cette anecdote nous représente l'époux indifférent sur l'infidélité réelle ou prétendue de sa femme. Il résista aux instances que les parents lui faisaient de se venger, et ne punit l'indiscrétion ou le crime de la duchesse que par une plaisanterie. – Il entra, un jour, de grand matin, dans sa chambre, tenant une potion d'une main et un poignard de l'autre ; après un réveil brusque suivi de quelques reproches : “Déterminez-vous, madame, lui dit-il d'un ton de fureur, à mourir par le poignard ou par le poison !” En vain demande-t-elle grâce, il la force de choisir ; elle avale le breuvage et se met à genoux, se recommandant à Dieu, et n'attendant plus que la mort. Une heure se passe dans ces alarmes ; le duc, alors, rentre avec un visage serein, et lui apprend que ce qu'elle a pris

pour du poison est un excellent consommé. Sans doute cette leçon la rendit plus circonspecte par la suite. »

J'eus recours à la *Biographie* ; la *Biographie* me renvoya aux *Mémoires de l'Estoile*. J'ignorais ce que c'était que les *Mémoires de l'Estoile* ; je m'informai à M. Villenave, qui me les prêta.

Les *Mémoires de l'Estoile*, tome I, page 35, contiennent ces lignes :

« Saint-Mégrin, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisés du roy, sortant à onze heures du soir du Louvre, où le roy étoit, en la même rue du Louvre, vers la rue Saint-Honoré, fut chargé de coups de pistolet, d'épée et de coutelas, par vingt ou trente hommes inconnus qui le laissèrent sur le pavé pour mort ; comme aussi mourut-il le jour ensuivant, et fut merveille comme il put en vivre étant atteint de trente-quatre ou trente-cinq coups mortels : le roy fit porter son corps mort au logis de Boisy près la Bastille, où étoit mort Quélus, son compagnon, et enterrer à Saint-Paul avec semblable pompe et solennité qu'avoient été

auparavant inhumés, en ladite église, Quélus et Maugiron, ses compagnons. De cet assassinat, n'en fut faite aucune instance, sa Majesté étant bien avertie que le duc de Guise l'avoit fait faire pour le bruit qu'avoit ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait ce coup portoit la barbe et la contenance du duc de Mayenne, son frère. Les nouvelles venues au roi de Navarre, il dit : "Je sais bon gré au duc de Guise, mon cousin, de n'avoir pu souffrir qu'un mignon de couchette, comme Saint-Mégrin, le fit cocu ; c'est ainsi qu'il faudroit accoutrer tous les autres petits galants de cour qui se mêlent d'approcher les princesses pour les mugueter et leur faire l'amour..." »

Plus loin, à propos de la mort de Bussy d'Amboise, les *Mémoires de l'Estoile* contiennent ce qui suit :

« Le mercredi 19 (août), Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le duc, gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgueil, qui faisoit tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maître, et qui tant avait fait de maux et pilleries

ès pays d'Anjou et du Mayne, fut tué par le seigneur de Monsoreau, ensemble avec lui le lieutenant criminel de Saumur, en une maison dudit seigneur de Monsoreau, où, la nuit, ledit lieutenant, qui étoit son messenger d'amour, l'avoit conduit pour coucher, cette nuit-là, avec la femme dudit Monsoreau, à laquelle Bussy dès longtemps faisoit l'amour, et auquel ladite dame avoit donné exprès cette fausse assignation pour le faire surprendre par Monsoreau, son mari ; à laquelle comparoissant sur la mi-nuit, fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze qui accompagnoient le seigneur de Monsoreau, lesquels de furie se ruèrent sur lui pour le massacrer ; ce gentilhomme se voyant si pauvrement trahi, et qu'il étoit seul (comme on ne s'accompagne guère pour telles exécutions), ne laissa pourtant de se défendre jusques au bout, montrant que *la peur*, comme il disoit souvent, *jamais n'avoit trouvé place en son coeur*, car, tant que lui demeura un morceau d'épée dans la main, il combattit toujours, et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabelles, avec lesquels il en blessa trois ou

quatre de ses ennemis, jusques à ce qu'étant vaincu par la multitude, et dénué de toutes armes et instruments pour se défendre, fut assommé près une fenêtre par laquelle il se vouloit jeter pour se cuider sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy... »

C'est avec ce paragraphe relatif à Bussy, et le paragraphe relatif à Saint-Mégrin, que j'ai fait mon drame.

Quant aux détails de moeurs, M. Villenave m'avait indiqué, à cet endroit, deux livres précieux : *la Confession de Sancy*, et *l'Île des Hermaphrodites*.

C'est à propos d'*Henri III* qu'il est facile de voir que la faculté dramatique est innée chez certains hommes. J'avais vingt-cinq ans ; *Henri III* était ma seconde oeuvre sérieuse : qu'un critique consciencieux la prenne et la soumette au plus sévère examen, il y trouvera tout à reprendre comme style, rien comme plan. J'ai fait cinquante drames depuis *Henri III*, aucun n'est plus savamment fait. [...]

CXVIII

[...] La pièce fut lue le 17 septembre 1828, et reçue par acclamation. Après la lecture, on m'appela dans le cabinet du directeur, vacant faute de directeur.

J'y trouvai Taylor, mademoiselle Mars, Michelot et Firmin.

Mademoiselle Mars aborda la question avec sa franchise, j'allais presque dire avec sa brutalité ordinaire.

Il s'agissait de ne pas se laisser rouler pour *Henri III*, comme je l'avais été pour *Christine* ; il fallait arrêter, séance tenante, la distribution, la signer, et, tandis que le comité était encore tout chaud d'enthousiasme, obtenir de l'administration la mise en scène immédiate.

D'ailleurs, Taylor, mon protecteur acharné, allait quitter le théâtre et partir pour l'Orient ; il avait tenu parole à l'auteur d'*Hécube*, et se

sauvait, non seulement jusqu'à Alexandrie, jusqu'au Caire, mais même jusqu'à Louqsor.

On pouvait profiter de son absence pour me faire quelque mauvais tour.

Je donnai mes pleins pouvoirs à mademoiselle Mars, à Firmin et à Michelot, qui se chargèrent de mes affaires, et se constituèrent en conseil de famille, me déclarant incapable de mener moi-même à bonne fin une pareille négociation.

Quant à la distribution, elle subit de la part de mademoiselle Mars une grave opposition.

Mademoiselle Mars voulait Armand pour Henri III, et madame Menjaud pour le page.

Moi, je voulais Louise Despréaux pour le page, et Michelot pour Henri III.

La discussion fut longue, elle dura huit jours : elle commença, entre mademoiselle Mars et moi, une lutte qui, malgré notre bonne amitié, se prolongea, de sujet en sujet, jusqu'à la mort de cette admirable artiste. Mais je tins bon ; j'avais profité des reproches que mademoiselle Mars m'avait faits, et je les retournai contre elle.

Madame Menjaud était une femme d'un grand talent ; mais elle n'était ni assez jeune, ni assez jolie pour remplir le rôle du page et c'était justement pour cela que mademoiselle Mars, ne pouvant se dépouiller de cet égoïsme qui est le défaut des artistes les plus éminents, la voulait avoir près d'elle, déjà âgée de cinquante et un ans à cette époque ; un jeune et frais visage la gênait.

Je me contentai de répondre que, Louise Despréaux étant l'élève de Firmin, j'étais engagé avec Firmin.

Quant à Armand, la raison de mon refus de lui laisser jouer le rôle d'Henri III était plus difficile à donner. Armand, quoique plus vieux que mademoiselle Mars de cinq ou six ans, était encore beau, paraissait encore jeune, et était le plus élégant des comédiens français ; mais, Armand jouant Henri III, il n'y avait qu'Armand qui pût y songer !

Je fus obligé de répondre à Armand lui-même qu'il convenait trop bien au rôle, et que c'était pour cela que je ne voulais pas le lui donner.

Cette réponse me brouilla à tout jamais avec

Armand, et faillit me brouiller avec mademoiselle Mars.

Voilà quelles étaient mes tracasseries au théâtre ; – le bureau m'en gardait bien d'autres.

[...]

On me suspendait mes appointements parce que j'avais une tragédie et un drame reçus à la Comédie-Française :

Au reste, j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné tant de fermeté.

J'étais résolu à m'adresser à Béranger, et, par son intermédiaire, d'arriver à Laffitte.

Laffitte ferait peut-être pour moi ce que, dans une circonstance analogue, il avait fait pour Théaulon.

Laffitte me prêterait peut-être mille écus.

J'allai conter ma peine à Firmin, qui me conduisit chez Béranger.

Béranger me conduisit chez Laffitte.

Je mentirais si je disais que M. Laffitte mit de l'enthousiasme à me rendre ce service ; mais je

mentirais aussi si je ne me hâtais de dire qu'il me le rendit.

Je souscrivis une lettre de change de trois mille francs ; je déposai un double du manuscrit d'*Henri III* entre les mains du caissier, et je m'engageai d'honneur à rembourser ces trois mille francs sur le prix du manuscrit.

D'intérêts, il n'en fut pas question.

Je sortis de chez Laffitte mes trois billets de mille francs dans ma poche, j'embrassai Béranger, et je courus chez ma mère.

Je la trouvai au désespoir : la nouvelle était déjà parvenue jusqu'à elle. Je tirai de ma poche mes trois billets de mille francs : je les lui mis entre les mains.

C'était deux années de mes appointements.

Je lui expliquai la source de cet argent : elle n'en revenait pas.

Et, cependant, pauvre mère, elle commençait à croire que je n'avais pas tout à fait tort de m'entêter à faire des pièces, puisque, sur le simple manuscrit d'une de ces pièces, on me

prêtait mille écus, c'est-à-dire une somme égale à deux années de mes appointements.

Le soir, je racontai l'aventure chez M. Villenave.

M. Villenave me donna tort ; mais, à part lui, tout le monde me donna raison.

Quinze jours après m'avoir rendu ce service, Béranger était condamné par le tribunal de police correctionnelle de la Seine à dix mille francs d'amende et à neuf mois d'emprisonnement, comme auteur de *l'Ange gardien*, de *la Gérontocratie* et du *Sacre de Charles le Simple*.

Béranger n'appela point du jugement, et se constitua prisonnier au commencement de l'année 1829.

Un mois après son écrou, M. Viennet le visita.

– Eh bien, mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de *la Philippide*, combien avez-vous déjà fait de chansons, depuis que vous êtes sous les verrous ?

– Pas encore une, répondit Béranger ; croyez-vous qu'une chanson se fasse comme un poème

épique ?

CXIX

C'était donc dans ces conditions que s'offrait à moi l'année 1829, fixée pour ce grand duel entre mon passé et mon avenir...

Ma familiarité dans la maison Villenave m'avait ouvert quelques-uns des salons de l'époque, entre autres, celui de la princesse de Salm. J'y connus lady Morgan, Cooper et Humboldt.

Cependant, *Henri III* faisait grand bruit. Il n'était question que de la révolution que devait produire sa représentation. Je suivais mes répétitions avec une grande assiduité, attiré – à ce que je disais, moi – par l'intérêt que je portais à l'ouvrage, et – à ce que disait mademoiselle Mars – par celui que je portais à une très belle et très gracieuse personne qui jouait un bout de rôle dans mon drame, à mademoiselle Virginie Bourbier.

Depuis le mois d'octobre, je n'avais pas remis le pied à mon bureau.

Aussi, quoique j'eusse assidûment travaillé pendant neuf mois de l'année, et, par conséquent, quoique j'eusse droit aux trois quarts de mes gratifications, le tableau de répartition parut apportant à chacun, excepté à moi, sa part de la munificence de Son Altesse royale.

Ce n'était pas un simple oubli comme j'aurais pu le craindre – oubli qui eût été on ne peut plus humiliant pour moi – ; non, la chose avait été débattue, plaidée, résolue, et Son Altesse royale avait daigné écrire en face de mon nom, et de sa propre main :

Supprimer les gratifications de M. Alexandre Dumas, qui s'occupe de littérature.

Au reste, l'administration était séparée en deux camps à cause de moi. Quelques-uns avaient bravement pris parti pour la littérature contre la bureaucratie. Au nombre de mes

défenseurs étaient le petit papa Bichet, qui, la tête montée par M. Pieyre et par M. Parseval de Grandmaison, soutenait que j'irais loin... pas si loin que Piron, bien entendu ; mais, enfin, que je ferais parler de moi.

Les autres étaient Lassagne, Lamy, secrétaire de mademoiselle Adélaïde, le fils du directeur de la comptabilité Jamet, que son admiration pour les acteurs anglais, et surtout pour une charmante actrice anglaise, avait rallié au parti romantique, et quelques autres qui, trop dépendants par leur position, n'osaient me manifester leur sympathie qu'à demi-voix.

M. Deviolaine était chancelant ; tout ce bruit qui se faisait autour de mon nom l'avait ébranlé. Aurais-je raison contre tout le monde, et, malgré mon éducation à trois francs par mois, réussirais-je où tant d'autres avaient succombé ?

De temps en temps, il exprimait ce doute, et presque toujours il achevait sa période dubitative par ces mots :

– Le b... est assez entêté pour cela !

La représentation, remise de jour en jour, comme cela arrive habituellement au théâtre, était, enfin, fixée au 11 février.

Seulement, une grave inquiétude planait sur tout le monde comme un nuage sombre, et particulièrement sur moi.

La censure n'avait pas encore dit son dernier mot au sujet de la pièce. Il y avait, à cette époque, un misérable qui vivait de scandale, rançonnant tour à tour l'amour-propre ou la faiblesse, près duquel Geoffroi était un honnête homme et un critique consciencieux. C'était pour lui que de Laville semblait avoir fait ces vers du *Folliculaire* :

Un vase de vermeil, une bague de prix,

Du vin surtout, voilà ses cadeaux favoris.

On assure – je crois que, sur ce fait probable,

Pour le vrai, la chronique a pris le vraisemblable –

Qu'au jour où nos amis viennent du vieux Nestor

*Nous souhaiter les ans, et bien d'autres
encor ;*

*Au jour où les filleuls aiment tant leurs
marraines ;*

*Jour de munificence ou, sous le nom
d'étrennes,*

Chacun de son voisin attend quelques tributs,

Et d'une honnête aumône accroît ses revenus,

Il revend au rabais, ou plutôt à l'enchère,

Le superflu des vins et de la bonne chère

Dont l'accable le zèle ou l'effroi des acteurs ;

Et que Follicula, pour qui les directeurs

*De schalls et de chapeaux renouvellent
l'emplette,*

*Se fait, pendant deux mois, marchande à la
toilette !*

À cet homme, le théâtre presque entier payait un tribut. Mademoiselle Mars lui faisait une pension ; il avait des subventions du Théâtre-

Français, de l'Odéon, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. On venait chez lui comme à un marché public : il vendait aux uns l'éloge, aux autres l'attaque ; il vendait tout, jusqu'à son silence,

Mademoiselle Mars, Firmin, les comédiens français, Taylor lui-même avaient insisté pour que je fisse une visite à cet homme ; j'avais constamment refusé.

Aussi, un matin, m'apporta-t-on son journal, et j'y lus ces lignes :

« Dans la pièce que vient de recevoir la Comédie-Française, ouvrage d'un écrivain qui a, nous assure-t-on, beaucoup de mérite, on voit des personnages honteusement liés au sujet (la cour d'Henri III) dont la nouvelle apparition sur la scène offre peut-être une preuve du talent de l'auteur, mais présente, à coup sûr, une inconvenance qu'il est impossible de tolérer. L'histoire a consacré les noms de ces misérables héros, de ces infâmes copartageants d'une débauche aussi crapuleuse qu'inexplicable ; nous pouvons donc risquer de les appeler par leur nom, et signaler à la réprobation du pouvoir ces rôles

de *mignons* sur le scandale desquels on pourrait compter pour remuer la multitude.,.

« Si les renseignements qu'on nous donne, à ce sujet sont exacts, l'autorité, qui honore le théâtre de sa tutelle, ne souffrira pas une innovation de cette nature, parce qu'elle sait que son premier devoir est de n'autoriser que des ouvrages à la représentation desquels une fille, un fils puissent être innocemment satisfaits, quand ils demandent à leurs parents : "Qu'est-ce que cela veut dire ?" »

Je m'y attendais, et ma résolution était prise d'avance. À peine eus-je lu le paragraphe cité ci-dessus, que je me munis d'une canne solide, et que je reparus dans les bureaux pour dire à de La Ponce la phrase sacramentale :

– De La Ponce, prenez votre manteau et votre chapeau.

J'allai trouver cet homme avec d'autant plus de satisfaction que cet homme avait ses jours où il était brave : si un duel pouvait lui être utile, il se battait.

Je me nommai. – Il m’attendait, me dit-il en entendant mon nom, mais, sans doute, ne m’attendait-il pas dans les dispositions où je me présentais chez lui.

Étais-je bien ou mal tombé ? Je n’en sais rien, mais le *folliculaire* n’était pas dans son jour de courage ; il battit la campagne, nous parla de son influence au ministère, essaya de nous montrer les cadeaux du dernier jour de l’an, et finit, en somme, par nous offrir son influence près de M. de Martignac, *qui était son ami, et qui lui devait de l’argent.*

Je cite cette phrase comme un souvenir de l’impudence de cet homme.

Je lui dis que j’étais venu, non pas pour user de son influence, mais pour l’inviter à rétracter, le plus promptement possible et dans les meilleurs termes, son article du jour.

Le lendemain, son journal contenait la rétractation suivante :

« Nous serions désolé qu’on nous imputât des intentions bien éloignées de notre pensée, au sujet

de notre petit article d'hier sur *Henri III*, nouvellement admis à la Comédie-Française. Nous n'avions pas de renseignements exacts sur ce point ; nous en possédons maintenant, et nous pouvons rassurer nos lecteurs sur le ton, la délicatesse et le tact qui ont présidé à la mise en scène des personnages dont il était question. Cette manière de traiter le romantique est trop voisine du classique pour que nous la désapprouvions. »

[...]

La veille de la représentation, je me préparai à une démarche que j'avais résolue depuis longtemps.

Je me présentai au Palais-Royal, et je demandai à parler à M. le duc d'Orléans.

La demande était si inusitée, si audacieuse, que, sans doute, on crut que j'avais une audience. On prévint M. le duc d'Orléans que j'étais là, et que je désirais lui parler.

Le duc d'Orléans se fit répéter deux fois mon nom, et donna l'ordre de m'introduire.

– Ah ! ah ! c’est vous, monsieur Dumas, me dit-il ; quel bon vent vous amène ou plutôt vous ramène ?

– Monseigneur, lui dis-je, c’est demain qu’on joue *Henri III*.

– Oui, dit-il, je sais cela.

– Eh bien, monseigneur, je viens vous demander une grâce ou plutôt une justice.

– Laquelle ?

– C’est d’assister à ma première représentation... Il y a un an qu’on dit à Votre Altesse que je suis un fou entêté et vaniteux ; il y a un an que je suis un poète humble et travailleur ; vous avez, sans m’entendre, monseigneur, donné raison à ceux qui m’accusaient près de vous – peut-être Votre Altesse eût-elle dû attendre : Votre Altesse en a jugé autrement, et n’a pas attendu. – Demain, le procès se juge devant le public : assistez au jugement, monseigneur, voilà la prière que je viens vous faire.

Le duc me regarda un instant, et, voyant avec

quelle tranquillité je soutenais son regard :

– Ce serait avec grand plaisir, monsieur Dumas, me répondit-il, car quelques personnes m’ont dit, en effet, que, si vous n’étiez pas un modèle d’assiduité, vous étiez un exemple de persévérance ; mais, malheureusement, cela m’est impossible.

– Votre Altesse me dira peut-être qu’un homme qui aspire à faire parler les grands devrait savoir qu’on n’interroge pas un prince, cependant, monseigneur, je suis vis-à-vis de Votre Altesse dans une situation tellement exceptionnelle, que j’oserai vous demander d’où vient cette impossibilité, qui, je vous l’avoue, me désespère.

– Jugez-en vous-même : j’ai demain vingt ou trente princes et princesses à dîner.

– Monseigneur croit-il que ce ne serait pas un spectacle curieux à donner à ces princes et à ces princesses, que celui d’*Henri III* ?

– Comment voulez-vous que je leur donne ce spectacle ? On se met à table à six heures, et

Henri III commence à sept.

– Que monseigneur avance son dîner d’une heure, je ferai retarder d’une heure *Henri III* ; monseigneur aura trois heures pour désaffamer ses augustes convives.

– Tiens ! c’est une idée, cela... Croyez-vous que le Théâtre-Français consente au retard ?

– Il sera trop heureux de faire quelque chose pour Son Altesse.

– Mais où les mettrai-je ? Je n’ai que trois loges.

– J’ai prié l’administration de ne pas disposer de la galerie, que je n’aie vu Votre Altesse.

– Vous présumiez donc que je consentirais à voir votre ouvrage.

– Je comptais sur votre justice... Voyons, monseigneur, j’en appelle à Philippe éveillé.

– C’est bien. Allez dire à Taylor que, si la Comédie-Française consent à retarder la représentation d’une heure, j’assisterai à cette représentation, et qu’à cet effet, je retiens toute la galerie.

- J’y cours, monseigneur.
- Êtes-vous content ?
- Ravi ! J’espère, d’ailleurs, que Son Altesse n’aura pas à se repentir de sa complaisance.
- Et moi aussi... Allons, bonne chance !

Je saluai, et sortis.

Dix minutes après, le théâtre était prévenu ; vingt minutes après, le duc d’Orléans avait une réponse affirmative. Le soir même, les lettres qui annonçaient aux convives le changement d’heure étaient envoyées.

Ce lendemain, tant attendu, arriva enfin !

Ce jour-là, il n’y avait ni répétition ni raccords ; je pus rester jusqu’au soir près de ma mère.

On m’avait donné au théâtre un certain nombre de billets, et surtout de billets de parterre – la *claque*, à cette époque, n’était point organisée comme de nos jours, et la place d’entrepreneur de succès était presque une sinécure ; on s’en remettait aux soins des amis, et à l’impartialité du public – ; cette libéralité du

théâtre me permit de signer un billet de parterre à chacun de mes anciens camarades de bureau. Porcher et sa femme eurent chacun un billet de balcon.

J'eus une petite loge placée sur le théâtre même, et dans laquelle on tenait deux personnes.

Ma soeur eut une première loge où elle donna l'hospitalité à Boulanger, à de Vigny et à Victor Hugo.

Je ne connaissais ni Hugo ni de Vigny ; ils s'étaient adressés à moi en désespoir de cause.

Je fis connaissance avec tous deux ce soir-là.

M. Deviolaine eut un billet d'orchestre.

Tout le reste de la salle était loué depuis huit jours – on vendit une loge au prix exorbitant de vingt louis !

À sept heures trois quarts, j'embrassais ma mère, qui ne se doutait guère, dans le trouble où était son cerveau, quel combat j'allais livrer,

Je rencontrai M. Deviolaine dans le corridor,

– Eh bien [j...-f...], me dit-il, tu y es donc enfin

arrivé ?

– Que vous avais-je promis ?

– Oui ; mais il faut voir un peu ce que le public pensera de ta prose.

– Vous verrez, puisque vous voilà.

– Je verrai, je verrai, grommela M. Deviolaine ; ce n'est pas bien sûr que je verrai...

Je m'éloignai sans savoir ce qu'il entendait par ces paroles, et je gagnai ma loge, qui, ainsi que je l'ai dit, était sur le théâtre.

De ma loge, mon regard embrassait parfaitement la salle.

Ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'oeil elle offrait : la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations ; l'aristocratie tout entière était entassée dans les premières et les secondes loges ; les femmes ruisselaient de diamants.

La toile se leva. – Je n'ai jamais éprouvé de sensation pareille à celle que me produisit la fraîcheur du théâtre venant frapper mon front

ruisselant.

Le premier acte fut écouté avec bienveillance, quoique l'exposition soit longue, froide et ennuyeuse. La toile tomba. Ces mots du duc de Guise : « Saint-Paul ! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast ! » furent vivement applaudis, et réchauffèrent le public et les artistes.

Je courus voir comment allait ma mère.

À mon retour dans la salle, je retrouvai M. Deviolaine dans le corridor ; seulement, comme j'y apparaissais, il entra vivement dans un petit cabinet. Je crus qu'il avait l'intention de m'éviter : je le calomniais, pauvre cher homme ! il était occupé de tout autre chose.

Le deuxième acte commença ; celui-là était amusant ; la scène de la sarbacane, que je craignais beaucoup, passa sans opposition aucune. La toile tomba au milieu d'applaudissements parfaitement nourris.

C'était le troisième acte qui devait décider le succès. – Dans le troisième acte se trouvait la

scène entre le page et la duchesse, et la scène entre la duchesse et le duc ; scène où M. de Guise force sa femme de donner un rendez-vous à Saint-Mégrin. Si la violence de cette scène trouvait grâce en face du public, c'était ville gagnée.

La scène souleva des cris de terreur, mais, en même temps, des tonnerres d'applaudissements : c'était la première fois qu'on voyait aborder au théâtre des scènes dramatiques avec cette franchise, je dirais presque avec cette brutalité.

Je sortis ; j'avais hâte de voir ma pauvre mère, et de l'embrasser, quoique, dans l'état où elle était, elle pût à peine comprendre que c'était moi qui l'embrassais.

Que j'eusse été heureux, si, au lieu d'être dans son lit, elle eût été dans la salle !

Elle dormait d'un sommeil assez paisible ; je l'embrassai sans qu'elle se réveillât, et je repris le chemin du théâtre. Sous le péristyle, je rencontrai M. Deviolaine, qui s'en allait.

– Comment ! lui dis-je, vous ne restez pas

jusqu'à la fin ?

– Est-ce que je puis rester jusqu'à la fin, animal ?

– Mais pourquoi cela, ne pouvez-vous pas rester ?...

– Parce que je suis une fichue bête ! Parce que l'émotion m'a flanqué... la colique.

– Ah ! m'écriai-je en riant, c'est donc pour cela que je vous ai vu entrer dans un cabinet ?

– Oui, c'est pour cela, monsieur... Voilà déjà cinquante sous que tu me coûtes ! À deux sous par fois, compte... Tu me feras crever, vois-tu !

– Bah ! vous exagérez ; que diable pouvez-vous faire au bout de vingt-cinq fois ?

– Mais je ne fais rien, bigre de bête ! Aussi, la dernière fois, si je ne m'étais pas arrêté par les cheveux, je me passais par le trou du c...l. Ah ! il était temps !... Bon ! voilà que cela me reprend !

Et M. Deviolaine, les deux mains sur son ventre, se mit à courir vers la rue Saint-Honoré.

Je rentrai au théâtre ; comme je l'avais bien

prévu, à partir du quatrième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant : toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes. Madame Malibran, qui n'avait trouvé de place qu'aux troisièmes, penchée tout entière hors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime, que le duc d'Orléans lui-même écouta debout et découvrit le nom de son employé, qu'un succès, sinon des plus mérités, au moins des plus retentissants de l'époque, venait de sacrer poète.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de M. le baron de Broval.

Je la reproduis textuellement :

Je ne veux pas me coucher, mon bon jeune ami, sans vous avoir dit combien je me sens heureux de votre beau succès, sans vous avoir félicité de tout mon coeur, et votre excellente mère surtout, pour qui je sais que vous éprouviez

plus d'angoisses encore que pour vous-même. Nous les partageons vivement, nos camarades, ma soeur et moi ; et maintenant, nous jouissons de ce triomphe si justement acquis à la double énergie du talent le plus noble et de la piété filiale. Je crois bien sûr que vos couronnes et cet avenir de gloire que vous ouvre l'inspiration, vous laissent sensible à l'amitié, et la mienne pour vous est bien heureuse.

Ce 11 février 1829.

Baron DE BROVAL.

C'était le même qui, cinq mois auparavant, me forçait de donner la démission de mes appointements !

CXX

Peu d'hommes ont vu s'opérer dans leur vie un changement aussi rapide que celui qui s'était opéré dans la mienne, pendant les quatre heures

que dura la représentation d'*Henri III*.

Complètement inconnu le soir, le lendemain, en bien ou en mal, je faisais l'occupation de tout Paris.

Mes Mémoires (1851-1853),
extraits des chapitres CXVII à CXX.

Cet ouvrage est le 329^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.